

André Mascle

Souvenirs montbrisonnais...

Cahiers de Village de Forez

2015



André Mascle vers 1960

dans la salle du conseil municipal de Montbrison

André Mascle

(1912-2001)

André Mascle, maire de Montbrison de 1953 à 1962 et de 1965 à 1971, avait donné dix-sept articles à *Village de Forez*. Au moment où Joseph Barou achève la numérisation des anciens numéros de la revue et où, à cette occasion, nous « redécouvrons » tout ce que nous avons publié, il nous a semblé intéressant de rassembler aujourd'hui ces articles d'André Mascle dans un cahier de *Village de Forez*.

J'ai connu André Mascle dès mon arrivée à Montbrison en septembre 1965 : nous étions voisins ; en 1967, j'avais mené, dans le cadre du cours d'instruction civique, une classe de 3^e à l'hôtel de ville pour le questionner sur la gestion d'une mairie et il avait tenu à nous recevoir dans son bureau, répondant volontiers aux questions des élèves un peu impressionnés. En 1967, sa fille, Thérèse, professeur de lettres devint ma collègue au lycée Mario-Meunier et en 1972-1973, j'eus son fils Jean-Paul comme élève au lycée de Beauregard. Dans les années 1980, la lecture d'un article de souvenirs qu'il avait publié dans *Le Monde* sur sa captivité dans la forteresse de Cölditz m'avait donné l'idée de lui demander de collaborer à *Village de Forez* et de raconter sa libération comme prisonnier de guerre en 1945 ; de là, une fructueuse coopération et aussi, de longues discussions sur la politique municipale. Enfin en 1994, il m'avait longuement reçu lorsque j'ai rédigé mon *Histoire de Montbrison* et que j'ai alors sollicité son témoignage sur la période 1953-1971.

André Mascle et *Village de Forez*

Après 1985, André Mascle a régulièrement collaboré à *Village de Forez*, nous confiant des études d'histoire locale ou quelques-uns de ses souvenirs qui sont désormais précieux pour l'histoire de la Cité. André Mascle avait un réel talent de conteur et d'écrivain. Il s'enfermait dans son bureau et rédigeait ses textes sans les montrer avant qu'ils ne fussent publiés ¹ : les lecteurs de *Village de Forez* en avaient ainsi la priorité. Il nous les faisait passer avec son amabilité coutumière et cet humour volontiers « pince-sans-rire », souvent moqueur, qui était sa marque. Il rassembla plus tard ses articles dans un petit volume destiné aux membres de sa famille et à ses amis, ce qui montrait qu'il y avait attaché quelque importance. Il sut évoquer, par exemple, le retour des prisonniers de guerre, son expérience de maire de Montbrison, sa camaraderie avec Georges Pompidou, mais aussi décrire la vie quotidienne à Montbrison dans le quartier de la rue Tupinerie vers 1955-1960, le passage étonnant à Montbrison d'un Canadien anglais qui se prétendait descendant des d'Urfé ou l'arrivée de la radio et du cinéma dans le village de son enfance.

Ingénieur des Arts et Métiers, officier, commerçant à Montbrison

Originaire d'Auvergne, André Mascle était né le 11 juillet 1912 à Ardes-sur-Couze (Puy-de-Dôme), fils d'André Mascle et d'Anna Barrat. Il avait fait ses études à Clermont-Ferrand puis à l'école des Arts et Métiers de Cluny (Saône-et-Loire) d'où il sortit ingénieur des arts et métiers. Il avait fait ensuite son service militaire à Clermont-Ferrand, puis à l'école militaire de Saint-Maixent où sont formés les officiers de réserve. Il fut affecté au 92^e RI où il avait rencontré Georges Pompidou, le futur président de la République, lui aussi passé par Saint-Maixent.

André Mascle épousa en 1939, à Montbrison, Marguerite Dupayrat, fille de commerçants montbrisonnais. Une fille, Thérèse, naquit l'année suivante. André Mascle fut très vite séparé de la famille qu'il venait de fonder : ce fut la guerre, la campagne de France de 1940, la captivité. Il fut fait prisonnier et envoyé dans la sinistre forteresse de Cölditz, en Allemagne orientale. Jours difficiles, pour le patriote qu'il était et pour le jeune chef de famille séparé des siens, jours de la défaite, de la captivité et de la séparation. André Mascle a évoqué le retour des prisonniers de guerre à Montbrison : « Enfin le train nous emporta, partout nous étions fêtés. A Montbrison, le président Faugère et ses camarades avaient bien fait les choses. Après tant d'années, je leur garde beaucoup de reconnaissance. Certains allaient retrouver leur foyer détruit, mais tous devaient pleurer de peine ou de joie, car lorsqu'une petite fille qui ne vous connaît pas vient au-devant de vous et vous tend les bras, la gorge se serre si fortement... ² ». Un garçon, Jean-Paul, naquit dix ans plus tard.

¹ Témoignage Thérèse Mascle.

² André Mascle : « Souvenirs : en avril 1945 on revient des camps », *Village de Forez*, n° 23, 1985.

Après une brève carrière militaire à Bourges comme officier d'artillerie, André Mascle revint à Montbrison en 1947 où il reprit avec son épouse le commerce de ses beaux-parents, rue Tupinerie, qu'il transforma en *Nouvelles Galeries*. Il fut vite intégré dans la vie montbrisonnaise d'autant qu'il s'investit dans plusieurs associations caritatives, dont l'Entraide montbrisonnaise ; il fut aussi l'un de ces visiteurs de prison dont le rôle bénévole est difficile et souvent méconnu.

Les élections de 1953, le problème de l'eau et les premiers travaux

En 1953, André Mascle découvre la vie politique lorsqu'il se présente aux élections municipales. Dans les souvenirs de sa vie publique il écrit : « En 1952, je trouvais Montbrison en émoi. Une épidémie de typhoïde avait déjà provoqué deux décès, l'eau des robinets, polluée, ce n'était certes pas la première fois dans l'histoire de la ville. On para au plus pressé et on se contenta d'une javellisation irrégulière. Je pensai très sérieusement que la prochaine municipalité devrait en priorité absolue [...] fournir de l'eau potable à la population. » Ce thème de l'eau fut donc au cœur des élections municipales de 1953. André Mascle se présenta sur une liste qui s'opposait à la municipalité sortante dirigée par Victor Patay qui, nommé maire par la Résistance, avait été ensuite élu à la tête d'une liste de gauche en 1945. La liste menée par Marius Vicard, André Mascle et Louis Croizier l'emporta. André Mascle fut élu maire de Montbrison le 9 mai 1953. Louis Croizier, Henri Bayle, Jean-Louis Clavelloux et André Joie devinrent ses adjoints.

Le problème de l'approvisionnement de Montbrison en eau potable fut traité avec détermination. Un barrage sur le Vizézy fut d'abord envisagé et des études techniques réalisées. Mais, finalement, cette solution ne fut pas retenue. Une station d'épuration fut construite dès 1953 sur un terrain acheté par la ville et de nouvelles conduites d'eau posées sous plusieurs rues ; les travaux furent financés par des emprunts souscrits auprès de la Caisse d'épargne de Montbrison, banquier traditionnel des collectivités locales. Ce programme d'assainissement fut complété par la rénovation et l'agrandissement du réseau d'égouts qui était défectueux. L'éclairage public fut aussi amélioré, le square Honoré-d'Urfé connut un premier aménagement, un terrain de sports fut créé. Ce furent des investissements très importants et rapidement menés à bien.

La gestion de la ville (1953-1962 et 1965-1971)

André Mascle a été maire de Montbrison pendant presque seize ans, en trois mandats dont l'un fut interrompu par sa démission. Élu en 1953, réélu en 1959, il avait démissionné, en effet, au cours de son deuxième mandat par suite d'un conflit, semble-t-il, de personnes. Son premier adjoint, M^e Louis Croizier, fut élu maire. En 1965, après une interruption de trois ans, André Mascle se présenta à nouveau, se trouvant alors dans la situation paradoxale de faire une nouvelle liste opposée à celle de ses anciens colistiers et dirigée par le maire sortant, M^e Croizier.

André Mascle géra la ville avec le souci d'économiser les finances municipales, tout en ayant le souci de transformer une ville qui s'était un peu assoupie. Il était proche des gens avec lesquels il parlait volontiers ou qu'il recevait dans son bureau de l'hôtel de ville. Il donna beaucoup de lui-même à une époque où les services techniques de la mairie n'étaient pas très développés. Ingénieur, il s'épanouit parce qu'à la mairie il dirigeait, en somme, une véritable entreprise. Comme il était exigeant avec lui-même, il l'était aussi avec les autres et surveillait lui-même l'exécution des travaux réalisés par les services municipaux. Après 1965, il conduisit les affaires municipales avec une équipe comprenant comme adjoints Paul Gaydon, Guy Cornu, Pierre Gillet et Eugène Chassagneux.

Le maire et la politique

Au point de vue politique, André Mascle n'appartint pas à un parti et se tenait même volontairement éloigné des appareils politiques ; il tenait beaucoup à ce que cela soit dit ³. Ce fut peut-être à la fois sa force et sa faiblesse : sa force parce que, au niveau municipal, il put ainsi rassembler des gens fort différents, sa faiblesse parce que au niveau départemental, il ne put, comme candidat aux sénatoriales ou aux législatives s'appuyer sur une structure politique. Comme tendance, il appartenait à la droite républicaine et modérée et était proche des *Indépendants-Paysans* et de leur leader national, Antoine Pinay qui était député-maire de Saint-Chamond et qui fut chef du gouvernement en 1952-1953, puis ministre des Affaires étrangères (1955) et ministre des Finances (1958-1959). C'est Antoine Pinay, d'ailleurs, qui, lors d'un déjeuner au Lion d'Or, l'encouragea à se présenter aux élections municipales de 1953. En 1958, André Mascle fut proche des *Républicains indépendants*, fondés par le jeune ministre des Finances qu'était Valéry Giscard d'Estaing, alors que le député de la circonscription, Michel Jacquet,

³ Entretiens d'André Mascle avec l'auteur, 1994.

favorable à l'Algérie française, était très hostile au gaullisme. André Mascle était aussi proche d'Edgar Faure dont le pragmatisme et l'intelligence le séduisaient et qui soutint sa candidature aux législatives de 1967.

Difficultés

Réélu à l'hôtel de ville en 1959, André Mascle eut à affronter des décisions prises par l'État ou le conseil général, décisions extérieures à la Ville qui enlevaient à celle-ci les vestiges de son ancien rôle administratif et judiciaire lorsqu'elle était préfecture de la Loire : départ de l'école normale d'instituteurs (1963), décidé par le conseil général, fermeture de la maison d'arrêt (fin 1957), transfert à Saint-Étienne de la cour d'assises (1968). Le transfert à Saint-Étienne du siège de la caisse du Crédit agricole – qui avait été créée à Montbrison – fut aussi durement ressenti alors qu'elle avait pourtant bien sa place au cœur d'une région rurale.

La carrière municipale d'André Mascle fut aussi marquée par quelques épreuves et quelques crises : l'opposition virulente des commerçants en colère, tentés par le poujadisme (1956), et qui troublèrent à plusieurs reprises les réunions publiques des campagnes électorales nationales, la guerre d'Algérie et l'épreuve qui consistait, pour tous les maires de France, à porter aux familles la mauvaise nouvelle de la mort de l'un de leurs fils, les événements de mai 1958 – la chute de la IV^e République – qui provoquèrent l'inquiétude d'André Mascle parce que les informations qu'il avait lui faisaient craindre une guerre civile.

Mutations

Ces difficultés obligèrent la municipalité à réagir pour donner un nouvel élan à Montbrison :

- Une première réorientation de la politique municipale fut donnée par le développement du rôle scolaire de la ville : rénovation des écoles et augmentation du nombre de classes, création de l'école maternelle du Château-Lachèze, création d'un CEG de filles⁴, construit dans l'ancien jardin de l'école normale, alors que le lycée municipal, puis lycée nationalisé Mario-Meunier, rassemblait deux, puis trois sites d'enseignement : l'ancienne école primaire supérieure, située sur le boulevard, l'ancienne école normale de garçons et l'ancien collège d'enseignement général de filles après sa fusion avec le lycée-collège⁵. Après la réforme Fouchet (décrets de 1963 et 1965), le collège et le lycée furent en effet théoriquement séparés mais coexistèrent dans les trois sites d'enseignement secondaire jusqu'en 1972, date de construction du lycée de Beauregard. Nous sommes dans la grande période d'explosion scolaire et de démocratisation de l'enseignement des années 1960-1970 : deux mille élèves arrivent alors à Montbrison qui font oublier les 120 normaliens dont le départ avait été vécu comme une catastrophe.

- La ville se transforme et est dotée d'un plan d'urbanisme. Le quartier des Parrocels, en plein centre-ville, est entièrement rénové : les vieilles maisons sont détruites et remplacées par des HLM ; à l'extérieur des boulevards, des lotissements, des HLM, des résidences se construisent autour de voies nouvelles (rue Jeanne-d'Arc et rue Charles-de-Foucauld) et sur la butte du Tour-de-la-Roue (rue Raoul-Follereau) et aussi au Parc. La grande opération du quartier de Beauregard, confiée à l'architecte-urbaniste Jean Marty se prépare et a un début de réalisation en 1968 avec la construction des Glycines I. Une piscine couverte est construite dans le jardin d'Allard et inaugurée en 1970. André Mascle obtint aussi les crédits nécessaires à la construction du Centre social. Il prépara l'avant-projet du nouvel hôpital.

- L'aménagement d'une première zone industrielle, fondée par Louis Croizier, un début de modernisation du commerce local, traumatisé par l'ouverture d'un *Prisunic* (1971), indiquaient les voies de la modernisation économique.

- La ville de Montbrison s'ouvre aussi sur l'extérieur, par exemple avec la création de la foire économique. Un *syndicat intercommunal pour l'amélioration et le développement des communes de Montbrison, Savigneux, Moingt et Champdieu* fut fondé en 1954 : il ouvrait la voie à la coopération intercommunale. Les Journées de la fourme créées en 1962, attirèrent l'attention sur la ville et devinrent rapidement la fête la plus importante du calendrier montbrisonnais. Le jumelage avec la ville allemande de Gegenbach ouvrait sur l'Europe en construction et symbolisait la réconciliation de deux pays qui s'étaient affrontés dans la guerre. André Mascle appartenait à la fois à

⁴ Le cours complémentaire puis CEG (collège d'enseignement général de filles) avait successivement été installé dans l'école Pasteur puis au Château-Lachèze.

⁵ La situation est difficile à expliquer : dans les trois sites (ancienne EPS, ancienne EN, ancien CEG de filles) coexistaient : le collège d'enseignement technique (site de l'ancienne EPS), les classes de 4^e et de 3^e (site de l'ancienne EPS), le lycée (désormais de la seconde à la terminale, site de l'ancienne EN), les classes de 6^e (site de l'ancien CEG, devenu le « bâtiment des 6^e »).

la génération du combat et à celle de la réconciliation. La croix de chevalier de la Légion d'honneur avait récompensé son action publique.

La retraite

La défaite électorale d'André Mascle en 1971, face au docteur Poirieux, lui fut une douleur jamais complètement surmontée ; il n'avait pas eu le temps de réaliser tous les travaux qu'il venait de préparer et qui, avant la décentralisation, devaient franchir l'obstacle des bureaux parisiens et qui avaient tardé à démarrer : le lycée, le quartier de Beauregard, le Centre social. Il eut le sentiment d'une grande ingratitude de la part de ses concitoyens.

André Mascle reprit alors son métier de commerçant. Mais il continuait volontiers à donner son avis, restait proche des gens et avait le goût de parler aux autres. Il suivit les débuts professionnels de sa fille nommée professeur de lettres à Beauregard en 1967 et les études de l'université de son fils qui devint professeur de mathématiques : il était très fier d'avoir deux enfants agrégés de l'université. Lorsqu'il prit sa retraite et vendit les *Nouvelles Galeries*, il se retira dans sa maison de l'avenue d'Allard, se partageant entre la lecture, l'écriture, quelques voyages, des séjours dans les Alpes, la vie de famille.

Je crois que dans l'écriture, après la politique et dans la dernière partie d'une longue vie, André Mascle trouva un véritable bonheur.

André Mascle est décédé à Montbrison le 25 septembre 2001, âgé de 89 ans. En publiant les articles qu'il nous avait donnés, nous avons voulu lui rendre hommage et rappeler le rôle qu'il a joué à l'hôtel de ville de Montbrison ainsi que sa collaboration fructueuse à *Village de Forez*.

Claude Latta

Sources :

- Archives municipales de Montbrison, registres de délibérations du conseil municipal.
- Collection de la revue *Village de Forez*.
- Entretiens de l'auteur avec André Mascle en 1994, archives et souvenirs personnels.
- Témoignage Thérèse Mascle, 2002.

Deux articles nécrologiques ont été publiés dans la presse en 2001 :

- *La Tribune-Le Progrès*, 27 septembre 2001.
- *La Liberté*, 29 septembre 2001 [article de Simone Duplan-Baudier].

Souvenirs :

EN AVRIL 1945, ON REVIENT D'ALLEMAGNE

Dès que le colonel commandant le régiment américain aperçut dans le champ de sa jumelle la forteresse de Cölditz, il jugea, en militaire orthodoxe, qu'elle commandait la défense de la vallée de la Mulda. Il pensa qu'il fallait un copieux bombardement aérien pour neutraliser les occupants et il s'apprêtait à passer une demande auprès de l'aviation lorsque, de son propre aveu, il poussa une énergique exclamation : le drapeau français flottait sur la forteresse. C'était évidemment assez inattendu mais ce colonel n'était pas au bout de ses surprises.

En avril 1945, le château fort de Cölditz avait de nombreux pensionnaires bien gardés. Un seul, professeur d'éducation physique, avait réussi à s'en évader en sautant au-dessus des barbelés. Depuis, passé le pont-levis, aucun officier n'en était ressorti. Des mines doublaient l'important réseau de fils barbelés et les occupants vérifiaient parfois leur sensibilité en laissant tomber par "inadvertance" une poubelle qui généralement déclenchait une belle explosion.

Les plus anciens, en avril 1945, installés avec un certain confort, étaient les Anglais, dont un général bedonnant qui, curieusement, n'exerçait pas les fonctions de doyen vis-à-vis des Allemands. Un major avait officieusement une fonction importante ; celle du trafic avec les gardiens, dont nous constaterons plus tard les étonnants résultats. Parmi eux figuraient d'éminentes personnalités :

DAWICK EARL HAIG,

EARL of HOPETOWN (fils du vice-roi des Indes, actuellement gouverneur général du Canada),

Master of ELPHIMTOWN (neveu de la reine),

Viscount LASELLES, neveu du roi,

Gil ROMILLY, neveu de Churchill,

Michaël ALEXANDER, neveu du général Alexander de Hanul,

WINANT, fils de l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres.

Quelques Français faisaient "popote" avec les Britanniques, dont le commandant Puchois, fait prisonnier à Bir-Akeim, cité par le général de Gaulle dans ses mémoires. Il nous fit une conférence dans un couloir, faute de mieux, et nous écoutâmes passionnément le récit de cette bataille. Nous recevions parfois la visite du capitaine Berger (camarade de M. Neuwirth) qui avait participé au raid des parachutistes sur un aérodrome en Crète. Plus de trente avions furent détruits au sol ! Prisonniers, ces héros avaient été reçus par les officiers aviateurs allemands, appréciant comme ils devaient ce fait d'armes.

Un jeune lieutenant, capturé du côté de Sienna, nous étonnait beaucoup en prédisant le succès du parti de M. Bidault... Sa tenue anglo-saxonne, son allant, nous faisait entrevoir une autre armée que celle de 1940. Enfin, un colonel américain, condamné à mort, complétait ce contingent des alliés.

Trois généraux français habitaient deux petites chambres, parmi eux le général Buisson, alerte et aimable, ancien instituteur, devenu sous-chef d'état-major de l'armée, et le général Denne.

Après l'évasion du général Giraud, ils avaient été transportés de Königstein à Cölditz mais les SS avaient assassiné un quatrième général sous le prétexte d'une tentative de fuite... à son âge ! Il y eut plus tard un procès à Nuremberg sur cette bien triste affaire.

Avant de parler du dernier détachement français, signalons des prisonniers dont l'héroïsme avait fait l'admiration du monde entier. C'était les derniers défenseurs de Varsovie, sauvés du massacre par un ultimatum anglais qui promettait l'exécution d'otages si ces Polonais n'étaient pas traités en prisonniers de guerre. Ils le furent. Leur chef prestigieux, le général de division KOMOROWSKI BOR se promenait chaque matin dans la petite cour au pavement en pente, un simple calot brodé sur la tête.

Voici la liste de ses compagnons :

Général de brigade PELCZYMSKI, chef d'état-major,

Général de brigade KOSSAKOWSKI,

Général de brigade SAWICKI,

Général de brigade SKOCZYNSKI,

Général de brigade CHRUSCIEL, commandant la région de Varsovie,

Colonel OSMOCKI,

Lieutenant-colonel ZDANOWICZ,

Colonel adjoint POLUBINSKI.

Colonel JANKOWSKI,

Lieutenant HERMEL.

Sous-lieutenant WOJTOWICZ,

Sous-lieutenant Dr CHORZENSKI, médecin.

L'un d'eux nous fit le récit de ses combats, d'une violence inouïe, sous les ruines, se poursuivant dans les égouts de Varsovie, nous dûmes promettre de ne prendre aucune note, le général Bor se réservant le droit de publier ce récit après la guerre ; c'est d'ailleurs ce qu'il advint.

Il faisait partie du gouvernement polonais de Londres. On sait hélas la suite. Mais à l'époque, nous avions un de nos camarades journaliste à *l'Echo d'Alger*, qui pestait contre cette exclusivité car il avait une occasion unique d'un article sensationnel.

Enfin, un détachement provenant d'Oflag 4 D était venu après une marche de quelque 140 km renforcer l'occupation de la forteresse. Pour les derniers arrivants, il y avait peu de place, pas de lit, et l'entassement était assez pénible. Dans notre chambre, nous disposions, le soir, de 47 cm chacun sur un lit de paille... un peu juste, mais il n'y avait pas d'obèses, ni de gras, depuis longtemps.

L'accueil des anciens occupants avait été correct mais froid et le climat devenait rapidement peu cordial car les premiers disposaient de réserves importantes de vivres. Après la grande marche, les nouveaux venus avaient faim et devaient se contenter de la ration ordinaire. Nous étions évidemment très loin du régime des camps de déportés, mais la faim suggère de mauvaises idées. On entendait des théories nouvelles (mais vieilles comme le monde) sur le partage raisonnable des biens et sur l'égoïsme des nantis.

Un industriel du Nord de la France, bien connu, recueillait les recettes des spécialités culinaires en attendant mieux. Et à chaque distribution de soupe de blé décortiqué, on murmurait, on criait même que la louche des cuisiniers anglais plongeait dans la marmite à une profondeur variant suivant les nationalités. Il fallait faire quelque chose, et nous eûmes un officier délégué aux cuisines : le capitaine Lavoine, non pas choisi à cause de son nom, mais pour son énergique langage.

Cela valut à notre chambre une visite exceptionnelle ; le Viscount Laselles, neveu du roi, vint discuter avec le capitaine Lavoine et boire un dernier Nescafé, un jour assez singulier : un obus de char américain pénétra dans la chambre voisine et interrompit la discussion avec le Viscount Laselles.

Quelques années après, le roi George VI se rendant en Afrique du Sud, avait un secrétaire particulier, un certain Viscount Laselles, le même sans doute que nous avons connu.

La Libération approchait, les communiqués de l'OKW et plus encore ceux reçus par les postes clandestins, nous renseignaient parfaitement.

Le 13 février 1945, nous eûmes une tragique impression du bombardement de Dresde, pourtant assez lointain : ciel illuminé et surtout souffle tellement puissant que notre porte de chambre s'ouvrait et battait fortement.

Dès le lendemain, nous apprîmes le bilan provisoire : 200 000 morts et parmi eux plusieurs prisonniers français. Ce bombardement d'une ville ouverte fut discuté et non approuvé par tous. D'autres que moi ont beaucoup écrit là-dessus.

Un dimanche matin, j'étais de service de guet sous une lucarne du toit et avec mes camarades, nous vîmes les premiers éléments américains... mais le drapeau français était déjà sur la plus haute tour. En prévision d'une erreur d'objectif, euphémisme des grands chefs, les doyens des détachements s'étaient réunis pour prendre certaines dispositions. On partagea les caves profondes de la forteresse, les plus sûres aux premiers occupants. Les murs étaient si épais qu'il fallait effacer toute jalousie. Puis on convint de signaler l'Oflag... Et c'est là qu'un problème diplomatique se posa, car le lieutenant-colonel allemand, commandant la forteresse, avait encore son mot à dire. Aucun drapeau d'une nation en guerre ne devait flotter sur un château gardé par les forces allemandes, pas de drapeau blanc et l'offre d'un officier polonais fut repoussée avec énergie. L'heure française était arrivée. Nous avions comme camarade le chef d'escadron de Minvielle qui, en 1938, avait serré la main d'Hitler ! Il faisait partie de l'équipe olympique d'équitation et je crois du Cadre noir de Saumur. Il avait confectionné un drapeau tricolore et proposa de le hisser sur la tour. Après quelques minutes de réflexion, le lieutenant-colonel allemand accepta mais pour bien marquer sa décision, il ordonna à un sous-officier, stupéfait, de monter avec le commandant de Minvielle pour l'aider à placer le drapeau. Grâce à cet officier, qui n'en tirait aucun orgueil, un bombardement meurtrier fut évité.

Les Britanniques supportèrent le succès des Français et de leur drapeau, mais pour rétablir l'équilibre des prestiges, ils installèrent calmement un poste récepteur, avec antenne, dans la cour du château, sous nos yeux étonnés. Le capitaine-adjoint allemand ne réagit que faiblement. On murmura qu'il était au courant... et il vint lui aussi aux informations.

Nous observions pendant ce temps le régiment américain s'avancer en colonne de jeeps, se suivant, très imprudemment à notre avis, à quelques mètres.

Un faible détachement allemand défendait le pont de la Mulda. Après quelques coups de canon, deux ou trois morts... et une heure d'attente, un caporal américain arrivait dans l'avant-cour de la forteresse. Les gardiens s'apprêtaient à lui rendre les armes, mais il était surtout accueilli par des hurlements de joie.

Cependant, une consigne fut immédiatement donnée en raison du nettoyage des alentours, il fut interdit de sortir.

La veille, les prisonniers avaient dormi dans les caves. Je ne pus résister à l'envie de dormir avec plus de 45 cm de litière.

Je remontai dans la chambre vide et fus rejoint par un camarade, très étonné d'avoir été précédé : c'était le capitaine Lavoine. Nous échangeâmes avant de nous assoupir quelques propos sur l'attitude de certains camarades et sur l'action du groupe "Résistance" auquel il avait appartenu. Nous fûmes pour tous très indulgents.

Nous assistâmes de notre fenêtre du couloir à la reddition des gardiens. Il y eut une scène, qui fut jugée suivant les idées de chacun : un soldat allemand excité sortit du poste le portrait du Führer, le piétina devant tous ses camarades muets et lança des insultes... Était-ce courage ou lâcheté devant les vainqueurs ?

Entre-temps, notre général doyen avait pris contact avec les libérateurs. Un *Te Deum* fut organisé. Croyants et incroyants étaient présents dans la chapelle du château, et les chants avaient à peine commencé lorsque une sorte de Tartarin 1945 entra, casque avec résille, chapelets de grenades, mitraillette : c'était le colonel commandant

le régiment américain, originaire de la Louisiane. A la fin de la cérémonie, on se rassembla dans la cour, il nous fit un petit discours en français chantant de cette ancienne possession française. Si sa tenue nous laissait perplexe, que devait-il penser de la nôtre, qui datait de 1940, vraiment !

Il était très jeune, 35 ans environ, avec dans les yeux la malice d'un gamin. On le vit, deux jours plus tard, dans une rue de Cölditz, charger sa jeep de sabres sans valeur qui ornaient une quelconque salle d'armes... trophées quand même à ses yeux.

Un commando ramena un gros porc, réquisitionné. Les affamés se réjouirent, mais les cuisiniers britanniques firent bouillir cette viande trop fraîche et on nous distribua de gros morceaux de lard translucide, peu appétissants. On pensait au retour. Trois jours encore d'attente, avec une promenade dans la ville déserte. Des otages contre un mur, les mains en l'air, remplaçaient les gardiens de l'entrée. Il y avait eu un médecin américain tué par un civil. Enfin, nous reçûmes l'ordre de faire des bagages légers... c'était facile. Une colonne de camions devait nous emmener sur l'aérodrome de Kolèda.

Le chef de convoi se présenta : un jeune sous-lieutenant avec un foulard coloré, retenu par un anneau doré autour du cou, surnommé Jimmy, descendant d'indien. Ses chauffeurs noirs firent démarrer les camions comme s'ils transportaient des sacs de ciment. Sur la route bordée d'arbres nous évitâmes de justesse la décapitation, et les virages sur deux roues paraissaient un jeu familier. Cependant, au bout d'une heure de trajet, quelques officiers s'émurent car, grâce au soleil, il était facile de constater que nous allions droit vers l'est... Il fallut longuement parlementer avec Jimmy, qui examinait une carte routière avec méfiance, ayant plus l'habitude de conduire les chevaux de sa tribu dans les grands espaces de l'Ouest que ses chauffeurs noirs sur les routes d'Allemagne. Finalement, un capitaine, ayant vécu aux USA et de surcroît artilleur, arriva à démontrer à Jimmy que Kolèda n'était pas à l'est, Il était plus que temps ! Nous passâmes une mauvaise nuit dans une usine détruite, tandis que les chauffeurs noirs se régalaient en buvant des bouteilles de schnaps. Vers 7 heures du matin, Jimmy, visiblement fatigué par les libations, faisait route vers l'ouest. Nous arrivâmes sur l'aérodrome... Hélas, les avions étaient partis. Encore une nuit dans les baraquements. Les rations américaines sont excellentes et détraquent tous les estomacs. Les avions Dakota reviennent enfin et nous nous envolons dans un ciel splendide en formation de guerre. Le Rhin paraît un petit ruisseau. Au-dessus du Bourget, la route des 60 avions de la formation commence un dégagement en feuilles mortes. Cela fit une petite sensation.

Nous étions depuis Kolèda séparés des Anglais qui, une fois de plus, nous avaient étonnés. Au milieu d'eux pique-niquait, avec une popote britannique, le capitaine allemand de Cölditz, adopté comme prisonnier d'honneur en raison des services rendus... Il fallait voir la tête de nos camarades. Quant aux prisonniers de marque, Polonais et aussi otages britanniques, américains, ils n'avaient pas connu les joies de la libération de la forteresse car le 12 avril, ils avaient été transportés à Eger, en Tchécoslovaquie, par cars spéciaux.

En moins de trois heures, nous subissions quand même un petit choc, de la forteresse au-dessus du Bourget nous atterrîmes sur la terre française avec les honneurs rendus sans conviction par un détachement de troupe qui, visiblement, était de corvée. Des camions nous firent traverser Paris à l'accueil sympathique. A la gare d'Orsay, les formalités administratives furent rapides. Puis une halte dans un grand cinéma pour nous passer une série de films qui firent songer à nos camarades à une propagande récente et trop connue.

Ceux qui retrouvaient la France après cinq ans de captivité pensaient à tout autre chose qu'aux officiels de l'heure, fussent-ils glorieux. Un civil nous hébergea et le lendemain, je me rendis avec un camarade à l'hôtel *Continental* siège du PC du général KOELTZ, chargé des affaires allemandes (ce général avait commandé le corps d'armée d'Alger et surtout avait été le chef du 2^e Bureau français).

Dans l'ascenseur, un lieutenant-colonel fit une drôle de mine... C'était un lieutenant de notre camp qui avait été libéré dans des conditions très discutées. Il nous quitta dès le 1^{er} étage et nous comprîmes que certains savaient coudre les galons et se blanchir. Le chef de cabinet du général KOELTZ nous reçut cordialement. Nous assistâmes à une scène très pénible : une dirigeante de la Croix-Rouge venait demander une audience pour sauver son mari, libéré par les Américains, mais très malade. Le ministre, paraît-il, boudait, puisque le général de Gaulle avait

quelques difficultés avec Eisenhower... Le chef du cabinet du général eut ce mot cruel : "Si les petits imitent les grands, ils les singent mal."

Enfin, le train nous emporta ; partout nous étions fêtés. A Montbrison, le président Faugère et ses camarades avaient bien fait les choses. Après tant d'années, je leur garde beaucoup de reconnaissance. Certains prisonniers allaient retrouver leur foyer détruit, mais tous devaient pleurer, de peine ou de joie, car lorsqu'une petite fille qui ne vous connaît pas vient au devant de vous et vous tend les bras la gorge se serre si fortement que je m'arrête pour en rêver, puisque comme disait Kipling, ceci est vraiment une autre histoire.

Voilà comment, en avril 1945, certains sont revenus de la forteresse de Cölditz...

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 23, juillet 1985]

EN 1912 : UNE REFORME ELECTORALE EN CHASSE UNE AUTRE ...

J'ai reçu un cadeau inattendu : un journal paru le jour de ma naissance, le jeudi 11 juillet 1912 ! C'est loin. Son titre : Excelsior, journal illustré, quotidien n°604, troisième année, vendu 10 centimes.

Pendant des années où le mot inflation était inconnu, le gramme d'or valait 3 francs dix... Avec le cours actuel de l'or, je laisse au lecteur le soin de calculer le prix valorisé du journal...

En première page, des photos sur la rencontre des deux empereurs (Guillaume II et le Tsar Nicolas): "on sait le bruit mondial provoqué par ce récent événement" mais la page trois a certainement plus intéressé les lecteurs que la menace d'une alliance germano-russe.

La première colonne relate les résultats au concours d'opéra et la quatrième un feuilleton par Paul Acker qui commence ainsi "J'ai répondu à ta lettre brièvement. Une seule phrase, si j'ai bonne mémoire, qui qualifiait ton mari de serin ou d'imbécile...je ne le regrette pas car cette appréciation est tout de même juste". Passionnant n'est-ce pas ? Mais tout le centre de la page est sous un titre "Un grand événement politique. La Chambre vote la réforme électorale par 329 voix contre 217. Après une année d'efforts intermittents, voici votée une des lois les plus considérables de la Troisième République. Jamais pourtant d'autres lois déchaînèrent de plus violentes passions et n'inspirèrent de plus subtiles manœuvres que ce remaniement du mode électoral ..."

Et alors, avez-vous deviné ? Ce mode électoral tant ardemment discuté était... le vote à la représentation proportionnelle ! Déjà ! Sur deux colonnes, page 3 et page 7, 26 articles précisent les modalités d'application : chaque département forme une circonscription qui élit un député pour 70 000 habitants "français"... Il y a beaucoup d'accommodements, par exemple, plusieurs listes peuvent déclarer mettre en commun leurs suffrages. Mais beaucoup de dispositions ont été reproduites en 1984. Etrange renouvellement des lois. Qui était donc le Président du Conseil ? M. Raymond Poincaré "qui dans un remarquable discours a résumé les avantages de la loi qui sera, a-t-il dit, ratifiée par l'opinion publique tout entière". "La troisième séance commencée à 2 h 30 s'est terminée à 9 h 20 après la mise aux voix. La proclamation du vote a été accueillie par les hou, hou des radicaux qui estimaient que le gouvernement n'avait pas obtenu la majorité républicaine et lui ont crié sur l'air desampions "démission". Mais le Président du Conseil a peu après quitté la salle des séances suivi d'un important cortège de proportionnalistes de droite et de gauche qui l'acclamaient en applaudissant vigoureusement".

Je ne crois pas qu'en 1984 le Premier Ministre ait été applaudi par des députés de droite et de gauche bien que certaines "têtes de liste" devaient en avoir envie. A en croire les commentaires élogieux, chaque mode de vote acquiert un maximum de vertus à un moment donné. Il suffit d'attendre, par exemple 13 ans (de 1899 à 1912).

Après le compte rendu du vote de cette loi merveilleuse, la page 5 est garnie par les photos de l'ouverture solennelle des jeux olympiques à Stockholm et par celles des phénomènes de Luna Park (de

l'homme squelette de 28 kg au géant de 634 livres). Le Tour de France, sixième étape Grenoble-Nice est gagnée par Lapize. Passons sur la promesse du ministre des finances concernant la réforme fiscale.

En 8ème page, on annonce la venue à Paris de la reine Ranavaloa, accompagnée d'un secrétaire et d'une femme de chambre. Quelle modeste suite, on fait mieux actuellement.

Le 14 juillet on promet des matinées gratuites. A l'Opéra, Aïda, à la Comédie française, le ménage de Molière, à l'Opéra comique, Mignon...

Bien sûr on peut lire aussi les rubriques des sports, des courses et le tableau des cotations en Bourse sur lequel on remarque sept emprunts russes à 4 % or et ceux de Chine, Bulgarie, Empire Ottoman, Grèce, Haïti etc. La France prête au monde entier, elle est riche ! On vend boulevard Pereire, Paris, une maison 540 000 F. Rapport annuel 40 000 F, à peu près 7,4 %. Quelle fortune basée sur la pierre !

Rika Zarái découvre bien tard les vertus des plantes : M. Warré, curé de Martaineville (Somme) indique sans frais le remède. Et il y a le Royal Windsor qui arrête la chute des cheveux...et aussi du vin livré à fût perdu de 220 litres à 99 francs. Le crochet X existe. Une chambre à coucher Louis XVI à 300 F, c'est une bonne affaire, non !

J'allais oublier le grand prix de l'Automobile Club de France de 1913 : 20 litres d'essence par 100 km, poids de l'auto 800 kg minimum, longueur de l'épreuve 900 km. Un vrai rallye de Monaco avant l'heure. Imaginer à l'époque la complication d'un changement de pneu.

Chronique mondaine : M. le duc et la duchesse de Luynes donnent ce soir au château de Dampierre une soirée dansante à laquelle M. le Prince de Galles actuellement en villégiature en Bretagne sera présent (ce n'est là qu'un extrait).

Pour finir cette lecture rapide des 10 pages de l'Excelsior à 10 centimes du 11 juillet 1912 voici le menu maigre conseillé :

Hors d'oeuvre - beurre - thon tomate - concombres - oeufs brouillés aux crevettes - pilaf de courgettes niçoises - raie au beurre noir - pommes de terre à l'anglaise - tarte à la rhubarbe - dessert.

Qui peut s'offrir un tel repas ?

La menace allemande, et surtout la nouvelle loi électorale semblent les deux nouvelles importantes. Au fait, comment s'appelle le fameux produit qui supprime la calvitie ? Pour l'insouciance, 74 ans après, pas beaucoup de changement.

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 26, avril 1986]

Il y a cent ans,

LA VIE MONTBRISONNAISE

Grâce à L.Brassart, je peux feuilleter à loisir les livres des délibérations du Conseil municipal de 1865 à 1904. Il semble que les maires de cette époque avaient bien peu de pouvoir de décision. C'est une chance pour le curieux car le Conseil examine, renvoie en commission, décide des affaires qui aujourd'hui relèvent simplement des services, on n'en parle plus en séance publique.

La composition des commissions représente les tendances des conseillers : un procédé démocratique. Peut-être que les élus savent que leurs propos seront fidèlement transcrits et imprimés car ils s'expriment dans un style soigné, sans ménager l'adversaire. Il faut lire l'attaque en règle de M. Chialvo (futur maire) contre le maire, M. Dupuy, lors de la séance du 26 mai 1886 (il y a cent ans !) au sujet de la procession du Voeu de Ville ! Autre temps, son interruption (on annonce son rétablissement) depuis quinze ans, n'a pas suscité une telle algarade.

En relisant les pétitions, les procès, les décisions et les longues discussions sur les grands projets comme la construction d'une caserne, ou l'alimentation en eau... on peut essayer d'avoir une idée sur la vie des Montbrisonnais.

Or on s'aperçoit rapidement qu'il y a un immense décalage avec la vie actuelle.

L'installation d'une borne fontaine est un événement généralement suivi par un procès des "usiniers". La Ville perd ou gagne, le dernier procès s'arrêtera en 1953 ! Mais ce problème de l'eau existe encore... malgré de nombreuses solutions proposées parfois originales : un technicien de l'époque a calculé, en chevaux vapeur, la puissance utilisable au bout d'une canalisation partant du Haut Vizézy.

La principale ressource budgétaire était l'octroi. En 1875, ces droits produisent 50 000 F mais il faut déduire 12 000 F de frais de perception.

Dans la France rurale, une ville de 7 000 habitants a plus d'importance qu'actuellement. On participe aux événements nationaux, voire internationaux : le 5 octobre 1894, le maire envoie une lettre à l'impératrice de Russie... La réponse de l'ambassadeur de Russie arrive le 23 octobre 1896 !

En France, on érige beaucoup de statues... et la Ville de Montbrison accorde une subvention (monument de Vercingétorix... c'est d'actualité, de Gambetta, de Jeanne d'Arc à Reims, de Jules Ferry et un monument aux morts de la guerre de 1870 à Saint-Etienne).

Un maire, M. de Quirielle, est nommé le 3 février 1874 par un décret du Président de la République (séance du 10/3/1874). Le 16 décembre 1887 le conseil entend un long rapport sur Florimond Robertet, les Parrocels, les Légouvé... J'apprends là que Gabriel Légouvé, académicien "est l'auteur d'un ouvrage qui se trouve dans toutes les bibliothèques... Le mérite des Femmes". Est-ce bien sincère ?

Impossible de résumer les compte-rendus établis sur les grands problèmes du moment... il y a des dizaines de pages sur la vie de garnison, la construction d'une caserne, le désir d'accueillir un régiment entier. Quelle prospérité pour les cafetiers et vraisemblablement une vie mondaine entre les dames montbrisonnaises et les épouses des officiers. J'ai eu la chance de retrouver la filiation du 16^{ème} Régiment d'Infanterie créé en 1776, dissous en 1923, avec comme refrain de chanson de marche "Allons, amis, à l'ouvrage ; allons-y gaiement". J'ai pu aussi retrouver sur la liste des noms inscrits sur le monument aux morts quelques noms du 16^e.

Au Conseil on parle rarement "politique" : les "Blancs" et les "Rouges" s'opposent parfois mais les questions pratiques fort nombreuses exigent des solutions sans "couleur".

Il y a cent ans, la vie du simple citoyen apparaît difficile, sans eau potable, peu d'égouts (comment fait-on ?), rues étroites, maisons vétustes avec écuries. Les indigents sont secourus sans discrétion ainsi que les familles d'aliénés (on enferme beaucoup) : on publie les noms avec les motifs de l'aide. Mais dans sa séance du 23 août 1872, M. de St-Pulgent, maire, qui a pris un arrêté le 4 août interdisant l'élevage des porcs en ville, reçoit une pétition d'éleveurs véhéments... A leur avis l'interdiction de promenade suffirait. J'en ajoute à peine. Et si vous croyiez que l'installation, par un marchand de journaux, d'un kiosque urinoir est une petite affaire, vous vous tromperiez ! On cherche aussi les propriétaires de la Croix de mission pour qu'ils la réparent. Voilà du "pinailage". Mais le 11 août 1865, les conseillers doivent individuellement prêter serment : "Je jure obéissance à la Constitution et fidélité à l'Empereur".

Certes, des dizaines de décisions du conseil de ces années, concernent encore notre vie, mais il est presque impossible d'établir une comparaison. Cela évite des critiques injustes. Avec des moyens financiers faibles, des techniques jugées actuellement périmées les édiles d'alors ont contribué aussi à l'aménagement de la ville.

On raconte parfois qu'aucun Président de la République n'est venu à Montbrison. Faux ! Le 29 mai 1898 à 7 h 47 le train présidentiel s'est arrêté en gare. M. Chialvo, maire, a prononcé un beau discours, le président F. FAURE a répondu. On lui a offert un tableau de Charles Beauverie et présenté les personnalités... et il est reparti à 8 h 12. C'était une visite éclair...

Enfin je citerai deux délibérations assez curieuses mais qui peuvent donner un peu de l'air du temps.

Séance du 19 octobre 1886 : lettre de M. Muron, directeur de l'école primaire supérieure, exposant l'organisation de l'enseignement de la gymnastique et des exercices militaires. Il demande l'achat de

20 fusils scolaires à 10 F, 100 fusils à 6 F et 4 clairons... Un conseiller, M. Chauve, demande l'organisation d'un bataillon scolaire. "Tous ces jeunes gens, dit-il, sinon la plupart, fourniraient leurs armes à leurs frais". Le directeur de l'école communale des garçons instruits par les frères de la doctrine chrétienne n'en demande pas ! L'achat est décidé. Je ne vois pas une transposition possible actuellement... mais on peut toujours faire un sondage.

Séance du 12 février 1900 : demande en faveur des Boers et lettre du président du comité de soutien. Paris janvier 1900. "En présence de la guerre, aussi injuste que lâche, déclarée par l'Angleterre... nous avons constitué un corps de volontaires". Le contenu de cette lettre exalte nos vertus guerrières et on sollicite une aide pour envoyer des combattants au Transvaal. M. le Maire déclare que "la cause des Boers est si noble, si digne d'intérêt"...et propose 50 F. M. Jouhaud 100 F. C'est voté, on aidera les fondateurs de l'actuelle République Sud-Africaine, tant critiquée actuellement.

Hélas, pas de chance. M. le Préfet de la Loire, le 31 mai 1900, déclare nulle cette délibération. Deux ans seulement après Fachoda les Anglais ont eu chaud, l'Entente Cordiale sera pour demain. Ai-je tort d'affirmer qu'il y a cent ans on avait d'autres soucis qu'aujourd'hui ?

André MASCLE



[extrait de *Village de Forez* n° 29, janvier 1987]

MONTBRISON EN 1773. IL Y A PLUS DE 200 ANS !

Dans une précédente étude sur la vie à Montbrison, vers 1880, j'avais cité des délibérations du conseil municipal donnant une indication sur les soucis de nos concitoyens. Mais les décisions les plus anciennes dataient de 1865. Or j'ai la chance de posséder un "Almanach astronomique et historique de la Ville de Lyon et des provinces du Lyonnais" (Forez et Beaujolais) pour l'année 1773.

Louis XV règnera encore un an. L'imprimeur a réuni sur tout le pays des indications précises, concernant l'administration, la justice...et aussi les noms des titulaires des fonctions, de celle de gouverneur à celle de juge ou greffier et même de maître des enfants de chœur !

Il a adressé à tous un questionnaire et s'excuse de quelques imprécisions ou lacunes dues à des correspondants négligents.

On peut imaginer quel travail minutieux a été nécessaire pour imprimer un tel almanach à cette époque.

Il débute par un calendrier de 1773 plus complet que celui des P.T.T. en 1987 avec heure du coucher du soleil et de la lune, heure du passage de celle-ci par le méridien, saints du jour, tout ceci occupant 24 pages.

On peut ensuite s'efforcer de comprendre un exposé sur la parallaxe du soleil, du "chinois" sur 8 pages pour le lecteur moyen.

Les renseignements concernant l'archevêché de Lyon s'étalent sur 248 pages. M. le Duc de Villeroy, Pair de France, est gouverneur de la ville. On a même l'adresse de son hôtel parisien : "rue du Bacq, Fg St-Germain"...Il séjourne aussi dans la capitale.

A mon grand regret je dois résumer les indications sur Montbrison :

"Cette ville est la capitale du Forez. Gouverneur : M. le Chevalier Dugas. L'archiprêtré de Montbrison comprend 67 paroisses et neuf annexes dans tout le Forez".

Dans la ville il y a trois paroisses et une annexe. Première paroisse : Saint-André. Curé M. de Peyredieu de la Salle, "bachelier de Sorbone". J'ai relevé sur un compte rendu de l'inauguration d'une chapelle privée que "Colombet, prêtre, docteur en théologie et en droit canon de la Faculté de Paris est curé de Saint-Etienne en Furan, le 14 octobre 1662 ! Voilà deux exemples montrant à un siècle près que les nominations aux cures dépassaient, à cette époque, les limites du diocèse et que les curés du Forez avaient fait des études... à Paris.

Revenons à Montbrison. Deuxième paroisse : St-Pierre, troisième : Ste-Madeleine ; "dans chacune de ces trois paroisses, il y a depuis longtemps une assemblée de dames charitables, établie pour veiller au soulagement des pauvres et des malades". "Un point à l'envers, un point à l'endroit" chantera Jacques Brel. Une annexe, Sainte-Anne, dépend de Moingt... dont le curé est nommé par l'abbé de la Chaise-Dieu.

"Le chapitre de Notre-Dame a onze chanoines et cinq prébendiers nommés par le Roi, six prébendiers nommés par le chapitre, sept autres plus huit clercs et douze enfants de chœur. Un doyen : M. du Besey de Contenson, un chantre, un sacristain, un maître de chœur, sept chanoines.. un prébendier mi-livré : M. Pagnon, un maître des enfants de chœur et - je ne sais pourquoi - un livreur et pointeur..." Comme on le constate, il y a beaucoup d'emplois. A-t-on déjà trouvé la formule des "petits boulots" ?

• Deux communautés d'hommes : les Cordeliers (dans l'actuelle mairie) et aussi des Capucins dont le "gardien" a un joli prénom : R.P. Chrysostome de Monistrol. Aucune indication sur leur nombre.

Trois couvents de religieuses. Visitation de Sainte-Marie : Mme de Charézieu. Couvent de Saint-Claire (Mme Duvergé) et couvent des Hospitalières ou religieuses de Saint-Augustin dont l'économe s'appelle M. de Magnieu de la Garde.

Il y a aussi un Collège qui, depuis 1624, est confié aux soins des prêtres de l'Oratoire (dans l'actuelle Sous-préfecture où enseigne Massillon). M. le Chevalier de Chauvance est commandeur de la Commanderie de St-Jean-des-Prés. On n'en dit pas plus sur cette très ancienne institution.

"Il existe aussi une conférence des Pénitents Blancs, à l'instar de ceux du Confalon de Lyon établie en 1590. Recteur annuel : M. de Grandris ; maître de cérémonie : M. de la Plagne, Lieutenant particulier au Bailliage". Le nom de cette famille, de la Plagne, apparaîtra plusieurs fois dans l'histoire de Montbrison. En 1773, un autre de la Plagne est avocat du Roi au Présidial et plus tard, en 1788, M. Roux de la Plagne, premier avocat du Roi au Bailliage (1740-1815), prononcera un brillant discours, lors de la rentrée des audiences (Je prie M. François de la Plagne de m'excuser de ce trop succinct rappel, mais je suis l'almanach).

L'Hôpital général et l'Hôtel-Dieu ont des recteurs "nés", des recteurs et receveurs ordinaires.

Le Bailliage des pays, comté et ressort du Forez (Sénéchaussée de Roanne et de St-Etienne, réunies et exercées à Montbrison) occupe un grand Bailli et Sénéchal d'épée : M. le comte de Rostaing, des officiers et lieutenants conseillers. Au parquet : M. Roux de la Plagne qui est aussi subdélégué de l'Intendant, et M. de la Chaize : procureur du Roi.

En comprenant toutes les fonctions au bailliage, la police, les avocats du Roi, les avocats plaidants... les huissiers, les archers, j'ai compté 103 noms mais nous ne connaissons pas le nombre "d'officiers et lieutenants conseillers". Vraiment, Montbrison est une capitale judiciaire !

Mais en plus, quelques années avant, il y avait un présidial, grand tribunal créé par Henri II que jalousait le Parlement. On a écrit que c'était un bon système de décentralisation. Déjà ! Le Présidial avait neuf juges. Hélas il fut supprimé à Montbrison en 1648 et dans le royaume en 1791.

Il semble que l'on parle encore, de temps en temps, de la suppression du tribunal. L'histoire se répète et finissons-en avec la justice pour passer aux finances.

Il y a deux receveurs de taille, l'un pour les années impaires, l'autre pour les années paires. Je ne sais s'ils avaient un congé de douze mois.

"Les Eaux et Forêts" constituent une juridiction très ancienne qui n'a d'autres limites que la province. Les premiers comtes de Forez avaient un Grand Forestier, un Capitaine des chasses et le procureur général du Comté l'était aux Eaux et Forêts. Les audiences se tenaient le mercredi (douze titulaires, le garde-marteau s'appelle Javogues !).

La Maréchaussée du Forez se compose d'un lieutenant, de deux exempts, trois brigadiers et d'un sous-brigadier qui commandaient six brigades.

Enfin la juridiction des Gabelles du Forez comprend des juges, procureurs, greffiers...mais encore un receveur au Grenier à sel et un autre à l'Entrepôt des Tabacs (particulièrement visé ailleurs par Mandrin).

M. de Montrouge est échevin dans la "Maison de la Ville", pas plus de dix noms désignent échevins, greffiers, valets de ville, conseillers. La Ville ne doit pas avoir beaucoup de services municipaux.

Parmi les neuf notaires, il y a un nommé Barrieu (un autre est avocat), ancêtre d'une famille montbrisonnaise connue.

Quatre médecins suffisent, semble-t-il et aussi cinq chirurgiens. Autre temps ! "Tous les samedis de l'année, on tient des marchés royaux qui ont été établis par arrêt du Conseil du 30 juin 1767 et qui sont très fréquentés. Il y a aussi quatre belles foires dans le courant de l'année. La première a lieu le jeudi de Carême, elle dure trois jours ; la seconde le jeudi avant la Pentecôte, la troisième, le samedi avant l'Assomption et la quatrième, le 18 octobre, elle dure aussi trois jours !" Cette dernière subsiste encore : c'est la Saint-Luc, la foire du duvet !

Le monde rural envahit la ville avec carrioles et chevaux. On dirait aujourd'hui qu'il y a un problème de "parking" avec chevaux moins immobiles que les autres, ayant besoin de soins et laissant des traces de leur séjour...Tout cela explique que l'ancienne rue des Parrocels n'avait que des petites maisons avec une pièce au premier étage et une écurie au rez-de-chaussée. Ainsi on pouvait rester un ou deux jours à Montbrison.

"Les Messageries de Montbrison pour Lyon partent de Montbrison les dimanche, mercredi et vendredi à six heures du matin. Celles

de Lyon pour Montbrison, départ de Lyon, dimanche, mardi et vendredi. Arrivée à Montbrison le lundi, mercredi et samedi". Calculez, si vous êtes curieux, la vitesse horaire...Et , en dernier, l'almanach signale que M. Lataneria est directeur des Postes.

Dans ce recueil, sans doute soigneusement établi, on relève 280 noms de titulaires d'honneur ou de charges et emplois. Aucune indication sur le nombre de religieux ou religieuses dans les couvents.

Pour St-Etienne, deuxième ville du Gouvernement et "la plus considérable du Forez", il y a 190 noms seulement. C'est peut-être incomplet, mais tous les tribunaux siègent à Montbrison.

Il serait intéressant de reconstituer la composition de la société, avec le pourcentage des différentes classes. Montbrison apparaît comme une ville administrative, judiciaire, centre d'une zone rurale, Ville importante en 1773, elle est pourtant déjà dépassée, largement, par St-Etienne, et perdra ensuite son rang avec la croissance rapide des bourgades situées dans des régions industrielles.

Bien sûr, la population rurale est trois à quatre fois plus nombreuse que de nos jours. Dans des bourgs de petite importance - à Sauvain, par exemple - il y a un juge, un avocat ...et un seigneur : M. le Marquis de Luzy-Couzan !

Nous sommes seize ans avant la Révolution. L'humble artisan, le petit serviteur a-t-il déjà dans sa tête quelques idées séditieuses en croisant dans les rues, chapeau bas, tant de "gens haut placés"... bien sûr, il n'y a là-dessus aucune indication dans l'almanach, mais qui sait ?

André MASCLE

MONTBRISON, VILLE DE GARNISON

Les villes ont toujours souhaité avoir une garnison qui apporte, même aujourd'hui, une animation, des consommateurs et peu d'inconvénients.

Ces faits étaient tellement vérifiés que l'Etat demandait aux communes favorisées une participation calculée d'après l'importance des effectifs. A partir du 1er janvier 1864, la ville de Montbrison aurait dû verser à l'Etat 3000 F par an. Pour fixer les idées, les dépenses de la ville s'élevaient en cette même année à 121.264,51 F. C'est dire que les frais dus à la garnison sont peu élevés. Malgré cela on discute fort car les soldats, ces bons clients des cabaretiers, sont partis... au Mexique.

L'expédition au Mexique, bien oubliée, fut un désastre. Dans des conditions inimaginables de nos jours, on transporta des régiments et leur matériel pour "récupérer" un prêt de 75 millions, fait par un banquier suisse nommé Jecker et naturalisé français ! Elle durera de 1862 à mars 1867, Combien a-t-elle coûté par rapport à la dette réclamée ?

A noter que la prise de Saïgon, en Cochinchine, date de février 1858. Napoléon III avait la maladresse de diminuer ses forces en Europe alors que la puissance de la Prusse montait. En 1866, au moment de Sadowa, l'armée est désorganisée, on prépare la défaite de 1870.

Et pendant ces années les Montbrisonnais regrettent l'absence du bataillon. Finalement, 4 compagnies du 7e de Ligne, d'un effectif total de 222 hommes arrivent, début 1865, puis repartent vers le 15 septembre. La désolation est d'autant plus grande que le 7e de ligne a une très bonne renommée. C'est un des quatre Vieux Corps, créé en 1521. Mais il participe à toutes les campagnes, donc s'en va au Mexique (il porte aussi le nom de "Champagne", sera dissous en 1923, reconstitué en 1939, puis dissous en 1940).

En 1867, les démarches municipales se multiplient pour obtenir un bataillon de dépôt. On s'adresse au ministre, au général commandant le 4e Corps à Lyon, qui est aussi sénateur et comte de Palikao. Ce titre lui a été attribué après la campagne anglo-française de Chine en 1860, encore une expédition lointaine. L'Armée de Lyon, dit-on, a pu compléter son effectif par suite de la rentrée des troupes de Rome (une autre sortie !) et du Mexique. On fait aussi remarquer que les boulevards se prêtent admirablement aux manœuvres et exercices militaires, que la caserne est en bon état... On attendra vainement les soldats et d'autres soucis viendront avec l'installation de la Garde nationale.

L'Assemblée nationale dépose l'empereur Napoléon III le 4 sept. 1870. Le 7 sept. le préfet envoie une lettre au maire le chargeant de former un comité de défense, d'activer l'organisation de la Garde nationale, de provoquer les engagements, de se procurer des armes et des munitions et au besoin de faire fabriquer de la poudre ! Quoi encore sur les épaules du maire ? D'autres injonctions suivent : faire surveiller ceux que l'on peut soupçonner. Par qui ? Mais le comble de l'épuration : il faut suspendre les gardes champêtres qui se sont gravement compromis. Le coup de balai pour les humbles balayeurs...

Dès le 6 sept., le chef de bataillon Guillaume déclare que la Garde nationale à Montbrison est en place depuis le 21 avril. Il réclame un crédit pour achat de drapeaux, trompettes, papiers, solde... tous ces accessoires étant éminemment guerriers ! Premier crédit demandé 1000 F puis annuellement 2000 F ce qui fait, précise-t-il, pour les 4 mois de 1870, 666,66 F. Il suppose que les conseillers ne savent pas diviser une somme par trois. Bien sûr, on nomme une commission, moyen très sûr d'éviter toute décision, ce procédé dure encore...

Mais ce n'est qu'un commencement des ennuis budgétaires. Il faudra payer la solde de l'adjudant. Une commission (encore une) recherche son montant avant 1848 : 450 F ; en 1948 : 300 ; en 1957... 15 seulement. Y a-t-il eu réévaluation de la monnaie ? Bref en 1870 on lui donnera 300 F. Même calcul pour les tambours, en 1848, 30 F par an, en 1870, 60 F et on paiera aussi les réparations des tambours. On supprime par mesure d'économie les 60 F de la fanfare, composée de musiciens dispensés de monter la garde et des exercices : des planqués !

Enfin le 27 sept. 1870 un crédit sera voté pour l'achat des armes. Un emprunt peut être nécessaire, il faudra demander l'avis des "citoyens plus haut cotisés", coutume bien singulière, conforme à une loi du 18 juillet 1837.

Et les injonctions du préfet se suivent ! Pour les achats de fusils 1400 F. Faut-il emprunter à 7 1/2 %, taux élevé. Non, car dans la ville on se surveille. Comment jugera-t-on les souscripteurs. Seront-ils des traîtres si leur apport est estimé trop faible ? Non il vaut mieux renoncer.

Le préfet ayant passé un marché de 1000 carabines Enfult, les gardes se plaignent "avec raison de ne faire, faute d'armes, aucun exercice utile" et surtout ceux de Savigneux et de Boën sont déjà armés ! En conséquence, on traite avec un certain M. Escoffier qui en quinze jours fixe le prix de 30 à 35... Voilà une affaire de temps de guerre.

Début janvier 1871 on envisage de regrouper les unités de la garde de l'arrondissement à Montbrison, peut-être plus de 4 000 hommes. On cherche des locaux, même des greniers. Et le bataillon de Montbrison (Montbrison, Essertines, Savigneux) présente son projet de budget 1871. Curieusement, il est longuement question de tambours et de clairons. Quelle armée en musique ! Inscription de 1300 F pour 1871. On parlera pour la dernière fois de la Garde nationale lors de la séance du 18 février 1871. A quoi a-t-elle servi ? Ce sera sa dernière convocation mais ouf ! que ces mobilisés ont été encombrants et coûteux !

Il n'y aura pas de monuments aux morts de 1870 comme dans certains cantons. On oubliera vite.

Quelques années plus tard, le 3 août 1873, M. de Quirielle (qui fut maire) présentera son rapport concernant l'agrandissement de la caserne et la venue éventuelle d'un régiment. Tout semble facile : logement pour 800 h., mess des officiers, champ de manoeuvre, champ de tir et école de natation dans le voisinage de la caserne. Déjà une piscine prévue et alimentée par l'eau du ruisseau des Espagnols creusé par les 1600 prisonniers début avril 1809 !

A partir de cette date, pendant 30 ans tantôt l'autorité militaire sera réticente, tantôt la municipalité trouvera les dépenses trop élevées...

Hélas, Montbrison n'aura jamais un régiment avec musique. Nous retrouverons plus tard l'histoire du bataillon du 16ème dont le refrain était "Allons, amis, à l'ouvrage ; allons y gaiement". On ne peut mieux dire...

André MASCLE

[*extrait de Village de Forez n° 34, avril 1988*]

Souvenirs et impressions :

UN ENFANT DANS LA GUERRE

Sombre année 1917 ! La liste des morts s'allongeait, on était très loin de la "fleur au fusil". L'enfant que j'étais entendait ce que racontait mon grand-père au retour de ces fréquents déplacements dans la campagne. Il remplaçait avec dévouement les vétérinaires mobilisés. On venait le chercher en carriole, mais souvent revenait à pied, rapportant pour tout salaire quelques provisions et beaucoup de nouvelles, en général de mauvaises.

Le moral flanchait. Les lettres du front exprimaient une grande lassitude. Les femmes, malgré leur extraordinaire courage, se fatiguaient de tenir le mancheron de la charrue. La solitude provoquait des faiblesses. Et les familles de paysans dont les fils ou maris étaient tous fantassins, parlaient avec hargne des "embusqués" de l'arrière. Je mis longtemps à comprendre le sens de ce mot.

L'hiver 1917 fut particulièrement rude : froid intense, verglas, neige pendant plusieurs semaines. Mais quel beau paysage avec tous les arbres habillés de blanc et de longues chandelles de glace pendant des toits, tombant parfois près des passants surpris et effrayés.

Le jour du marché, des traîneaux, tirés par un cheval, passaient rapidement sous mes fenêtres. Ils arrivaient jusqu'à la place de la ville car la glace ou la neige durcie recouvrait le sol et la route empierrée. Menés par des conductrices armées du fouet, ils formaient une file silencieuse, descendant la côte du Trion à toute allure puis au retour semblant marcher lentement, malgré les chevaux "ferrés à glace" avec des clous à tête pointue.

Mon grand-père rapportait comment les agents chargés des réquisitions étaient de plus en plus mal accueillis. Une fermière était citée en exemple : elle avait, à grand-peine, camouflé sa récolte dans une grange à l'accès difficile et l'intendant militaire n'avait pas osé grimper à une échelle aux barreaux branlants, sous le regard ironique de la femme. Les campagnes commençaient cette sorte de résistance et mon grand-père s'indignait de tout cela.

Et puis il y avait - disait-on - des déserteurs, mais dans le canton on n'en connaissait qu'un seul. On en parlait rarement, c'était tout de même un signe inquiétant. Les gendarmes le recherchaient, sans trop de zèle car l'étendue des bois de Mercoeur lui garantissait un refuge bien difficile à repérer. On attendait qu'il se sente affamé ou transi de froid. De plus, on se souvenait qu'il était plutôt mauvais garçon. Plus tard il se fit oublier, expulsé de la commune ; sa famille en souffrit beaucoup.

Les châtelains possédaient une grande ferme à une dizaine de kilomètres et ils avaient obtenu, par faveur disait-on, une quinzaine de prisonniers allemands. Je les vis passer dans un camion, coiffés d'un bonnet plat. Il paraît que c'était des monstres, cruels, terrifiants... et je ne vis que des visages tristes. Mais les commères se déchaînèrent : ils étaient trop bien traités et devaient marcher à pied, les nôtres piétinaient dans la boue des tranchées et on promenait ces ennemis... Bref j'eus un échantillon fort instructif des bêtises et méchancetés que j'entendrai hélas plus tard... presque identiques.

Nous avions, non loin de chez nous, un soldat italien en convalescence. Comment était-il arrivé là ? Ma grand-mère l'appelait Garibaldi. Pour elle tous les Italiens devaient se nommer Garibaldi. J'aimais le rencontrer car il était toujours souriant et en ce temps-là cette bonne humeur lui valait certainement quelque succès.

Noël arriva enfin. Ce ne fut pas le Noël de l'Espérance. Cette année 1917 se traînait dans la morosité. Je vécus le plus triste Noël de toute ma vie. Dans mes petites galoches je trouvais une orange et une boîte de pastilles chocolatées. J'ai cru que le père Noël avait oublié les jouets, même pas un soldat à découper, un petit jouet de bois. Lorsque j'ai raconté cela à des jeunes, ils ne m'ont pas cru et surtout ils n'ont pas estimé la profondeur de mon chagrin et de ma déception d'enfant. Certes, il y avait alors de plus grands malheurs.

L'année 1918 se passa mieux malgré les deuils. Nous avions à lutter contre un autre fléau : la grippe espagnole, une épidémie qui fit de nombreuses victimes de tous âges. Seule ma grand-mère résista, heureusement pour nous.

Puis un jour, vers dix heures une institutrice entra en coup de vent dans notre classe et cria "l'armistice est signé". Elle riait, pleurait, tapait dans ses mains. Bien que le mot armistice n'eut aucune signification pour nous, nous savions qu'elle annonçait une heureuse nouvelle. On apprit, par bribes, que la guerre était finie... et que nous avions vacances. Pendant ce temps, la grande Marie, institutrice des aînés, agrippa la corde de la cloche, petite cloche habituée à sonner les récréations, et la fit tourner plusieurs fois autour de son axe. Trop d'ardeur rendait la cloche muette. Puis on s'égaya...

Lorsque j'arrivai, mon grand-père était déjà monté dans le clocher avec plusieurs amis. Il lança la grosse cloche en appuyant le pied sur un madrier fixé à la tête. Ce n'était pas facile. Trop se presser ne servait à rien. L'impulsion devait concorder avec le balancement propre de cette grosse masse de bronze sinon elle n'avait aucun effet. Ils sonnèrent tout l'après-midi, ravi-taillés abondamment, et relayés à partir du café de la place.

Le soir, en pleine nuit, ma grand-mère nous emmena, ma soeur et moi, à la ville. Tous les gens étaient dehors malgré le froid. On saluait tout le monde, même les voisins oubliaient leurs griefs, on fraternisait... Devant le domicile d'un citoyen suisse, que peu de jours avant, on traitait de sale espion, il y avait la foule. Le Suisse avait installé un grand gramophone près de la fenêtre ouverte, un appareil dont le pavillon avait au moins quatre-vingts centimètres de haut, et il faisait jouer les disques de la *Marseillaise*, *la Madelon* et *Au-près de ma blonde*... Il tournait la manivelle du gramophone devant les badauds ébahis et repassait les mêmes rengaines sans que personne n'en soit lassé. C'était un grand succès. Plus tard, sa femme, une énergique fille de la montagne, disait sans sourciller : "Nous autres, Américains..." Mais ce soir-là, son mari suisse recevait des éloges très inattendus. Nous restâmes jusqu'à minuit dans la rue. Les fenêtres s'éteignaient une à une. Que cachaient-elles ? La joie, l'espoir d'un retour, les larmes amères des mamans ?

Lorsque mon oncle de guerre revint... comme aurait écrit Henri Pourrat on fêta son retour, sans danser, avec un petit pincement au coeur : il se déplaçait avec peine à l'aide de béquilles. Un éclat d'obus lui avait enlevé le genou droit et sa jambe était raccourcie de onze centimètres...

Quelques années plus tard les uns s'amusaient follement et d'autres accueillèrent les revenants au pays, les cercueils. Avec un autre camarade je devais réciter chaque fois le poème de Victor Hugo *Ceux qui sont morts pour la Patrie*...

Un jour, mon brave instituteur inquiet me fit répéter le texte dans son clavier, à côté des lapins. Mais j'avais bonne mémoire en ce temps-là. Et de nombreuses fois j'entendis les sanglots des familles, je ressentis la tension oppressante de ces rassemblements.

Puis on oublia peu à peu mais les enfants gardèrent peut-être plus longtemps le souvenir de ces tristes événements et puis à leur tour...

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 45, janvier 1991]



André Mascle en compagnie du sous-préfet de Montbrison devant le monument aux morts

On dit parfois qu'un conflit peut accélérer le progrès, évidemment cela ne le justifie pas... En 1923, la commune était divisée en deux secteurs scolaires : au bourg¹, une école de garçons et une école de filles et dans un village important, une troisième école où venait d'être nommée une jeune institutrice. L'ennui gagnait les campagnes, il manquait une querelle, elle surgit brusquement.

La nouvelle venue eut la bonne idée d'acheter un appareil de cinéma et moyennant un modeste droit d'entrée, elle offrait une distraction encore inconnue des villageois : une vraie séance de cinéma ! Le bruit courut dans toute la commune que son initiative était très appréciée et que les veillées d'hiver paraîtraient moins longues. Bref, en dehors de son travail scolaire réputé sérieux, elle amusait... et décourageait la tranquillité des anciens.

Ce succès trouble donc mon instituteur, extrêmement dévoué mais déjà habitué au train-train routinier. Sa femme, qui collectait volontiers les commérages, lui rapporta les propos élogieux tenus sur l'institutrice et lui reprocha de s'être laissé devancer par une jeune. Et pourquoi, disait-on, la moitié de la commune seulement va au cinéma ! Les gens mesquins murmuraient que l'instituteur, secrétaire de mairie, n'était pas aussi malin que l'on pensait. On verrait bien si ses candidats au certificat d'études obtiendraient des mentions... on comparerait.

Les gens étaient parfaitement au courant de la querelle et prenaient parti pour leur maître. Il existait toutefois un terrain neutre : la cure où ils se rassemblaient le jeudi matin, jour du catéchisme.

Mais dès la sortie, la bande des enfants du bourg courait très vite pour se poster sur un grand talus dominant la route de "ceux du cinéma". Ces derniers couraient aussi et craignaient l'embuscade. On leur jetait des mottes de terre, mais le combat durait peu et recommençait le jeudi suivant.

Dans toute lutte sans arbitre, il y a des coups bas. Notre maître était trop honnête pour en donner et malgré son laïcisme bon teint tirait une leçon de morale de l'Evangile sur le prochain : "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho..." Mais les mauvaises langues répétaient avec délectation que l'institutrice célibataire avait un fils... scandale d'autant plus grand que les hommes la trouvaient belle et sympathique.

Les gamins entendant ces ragots, exercèrent leur méchanceté en criant lâchement des propos blessants au passage du petit garçon. Je le vis un jour, avec peine, le visage crispé et prêt à pleurer. Heureusement, il résista et se vengea plus tard en passant très brillamment tous les examens. Beaucoup de ses anciens insulteurs inconscients l'envièrent... et restèrent sur le tas.

Fallait-il acheter aussi un appareil de cinéma ? C'était se mettre au second rang, reconnaître son retard, on ne pouvait pas perdre la face.

Mon bon maître se souvint fort à propos, qu'après la défaite de Caporetto, son unité avait été envoyée en Italie et qu'ayant été légèrement blessé au pouce, il avait été affecté au service radio.

1. Il s'agit de la commune de Saint-Just-près-Brioude, dans la partie auvergnate de la Haute-Loire.

Cinq ans après la fin de la guerre ne fonctionnaient que deux émetteurs puissants : celui de la Tour Eiffel et Radio Paris. Dans la commune personne n'avait un récepteur et on ignorait même l'existence de cet équipement. C'était donc vraiment une nouveauté et il pensa doubler sa rivale en proposant l'achat d'un poste récepteur. Mais en 1923 un poste radio coûtait aussi cher qu'un appareil de cinéma !

Qu'importe ! Deux équipes se mirent en route pour recueillir des fonds facilement obtenus. Les dons n'étaient pas anonymes et les ruraux très prudents, recevaient aimablement les quêteurs, peu pressés mais qui rentraient le soir pas très sûrs de leurs démarches.

La somme recueillie fut suffisante pour acquérir un coffret récepteur 4 lampes Radiola, un amplificateur 2 lampes, un haut parleur Pathé, une batterie de 6 volts, une grosse pile de 80 volts et 150 m de fil... Tout ce matériel fut provisoirement entassé dans un coin de la petite classe en poussant quelques bancs et tables vers le centre.

Le bourg douillettement niché au creux d'une vallée n'était pas dans une zone idéale de réception, c'est pourquoi on tendit un fil, un petit câble, accroché au clocher et à la cheminée de l'école après une demi-journée d'efforts. Pas un assistant ne fit une remarque sur ce capteur à la longueur démesurée. Heureusement la cheminée résista...

L'instituteur ne dormait plus. Il craignait un échec et je suis certain qu'il fit des essais nocturnes. Et un soir, invités à faire un grand silence, nous entendîmes d'abord de nombreux craquements, puis une musique nasillarde. Penché sur l'appareil, l'instituteur manipulait les boutons de réglage. La musique céda la place à la parole parfaitement distincte ; ô miracle ! Le brave homme rayonnait...

On fit dire que tout le monde pouvait venir entendre le "poste". Les curieux défilèrent, la plupart émerveillés, d'autres un peu déçus. L'opérateur changeait constamment le réglage, une douce manie qui agaçait les auditeurs. Il fallut que sa propre femme intervînt pour limiter cette activité intempestive.

Même le brave curé vint, par curiosité, entendre la "T.S.F.". Ce fut un petit événement car il vivait reclus dans sa maison. On ne le rencontrait que rarement, précédé d'un enfant agitant une sonnette ; il allait à pied jusqu'au bout de la commune, au chevet d'un mourant. Il resta quelques minutes devant le haut-parleur, puis une chanson au thème bien anodin, le mit en déroute. Il s'éclipa discrètement...

Mais le prestige du cinéma restait intact. Il fallait neutraliser son attrait magique en nous montrant qu'en ville, ce n'était qu'un spectacle très commun tandis que pour la radio !

On nous emmena donc à Brioude dans une salle aux sièges en velours rouge. Au programme, un film sur Anne de Boleyn, une des femmes d'Henri VIII. En même temps quelques disques sur un phonographe au pavillon géant. Quel beau souvenir ! On trouva ensuite les auditions de radio bien fades... erreur de propagande !

Quelques-uns de mes camarades firent à leurs parents un récit plus ou moins fidèle. Plusieurs de ces derniers s'indignaient. Quoi de plus choquant que de se déplacer pour montrer aux enfants les aventures d'Henri VIII avec ses cinq ou six femmes ! Barbe-Bleue paraissait plus moral, tant pis pour les femmes trop curieuses.

Et les gosses en rajoutèrent. On estima que l'instituteur avait été imprudent, décidément le cinéma ne lui portait pas bonheur.

La "guerre" durait toujours attisée par les commères des deux camps. Mais en vérité, les séances de cinéma attiraient toujours plus de monde que les soirées de la radio.

Et comme tout conflit qui persiste trop longtemps lasse les combattants, on oublia peu à peu. Probablement une autre querelle remplaça celle-ci. Les soirées radio s'espacèrent... Un an après, le brave instituteur tournait encore sans amertume les boutons de réglage devant quelques élèves au baillement facile.

Personne n'osa dire que quelqu'un avait perdu une guerre, du moins pas à haute voix...

André Mascle

[*extrait de Village de Forez n° 49, janvier 1992*]

Le visiteur... était-il un d'Urfé ?

Le 16 août 1955, je me promenais dans Montbrison, ville déserte. A la porte de la salle de la Diana, un Montbrisonnais très connu Th. P. essayait d'échanger quelques mots avec un grand monsieur accompagné d'une dame et d'un jeune garçon. On m'appela à l'aide. Conversation difficile, quelques mots français avec la dame, allemands et anglais avec le monsieur : une famille américaine désirant visiter la salle de la Diana... ouf ? Je fus un peu surpris lorsque le visiteur arrivé en face des écussons muraux de la salle me montra sa chevalière en or sur laquelle étaient gravées les armes des d'Urfé... Il s'appelle Durfee et désire retrouver ses racines.

Je lui propose d'aller visiter le château de la Bâtie. Il accepte avec joie et Th. P. nous suit ! Il utilise un langage singulier avec ces étrangers : "Toi va voir", "moi content de te suivre" etc. langage à la clarté douteuse. L'américain reste impassible... Je connais la gardienne du château et lui donne quelque renseignement. Jamais un touriste ne parut aussi satisfait et n'avait acheté une telle quantité de cartes postales, des dizaines ! M. Durfee s'attachait, discutant avec sa famille, photographiant malgré l'interdiction.

Nous rentrons assez tard et pendant le trajet le brave concitoyen accentue ses efforts dans un langage de plus en plus imagé. Je réalise soudain qu'il ne nous a pas suivis au cours de la visite mais est resté très longtemps au restaurant proche du château.

Accueil très courtois de M. Coudol, à l'hôtel du Lion d'Or dont la façade est ornée d'un beau blason aux armes des d'Urfé. Nous sommes invités à souper mais je ne peux accepter à cause de la présence de Th. P., j'explique mon embarras à M. Coudol qui emmène aussitôt ce brave homme, lui offre un cognac et lui indique impérativement le chemin de sa maison. Quant à moi, je promets de revenir après le repas. Aussitôt rentré, je cherchai activement des renseignements sur les d'Urfé ne voulant pas paraître plus ignorant que les Durfee !

Ce fut difficile mais j'eus de la chance : je trouvai même des renseignements sur un Thomas Durfey, neveu d'Honoré d'Urfé, auteur dramatique anglais, compagnon de plaisir du roi Charles II... Nous passons une soirée agréable et tout cela fut noté avec grande joie : la liste des oeuvres était longue : chansons, pièces de théâtre, tragédie. On me montra une photo d'une tour financée par les familles Durfee, dans l'enceinte de l'université de Yale... preuve de l'importance de la famille aux Etats-Unis.

Quelques jours après, pour tenir ma promesse, je m'adressai à un bibliophile éminent qui me trouva dans le catalogue d'un grand libraire lyonnais, un volume de gravures (Thiollier ?) sur le château. Je l'envoyai à M. Durfee. J'ai parfois regretté de ne pas avoir retrouvé un autre exemplaire de ce beau livre.

Je prévins un membre de la Diana de ce passage. Il me répondit avec détachement que cela n'avait aucun intérêt et qu'il y avait souvent les prétendus descendants de familles célèbres. Toutefois le président de la Diana, M. le vicomte de Meaux, eut l'amabilité de venir me voir. Il fut intéressé par mes notes sur les d'Urfey anglais. Malgré sa parfaite courtoisie, il ne trouva probablement pas un curieux qui aurait pu vérifier les assertions de M. Durfee d'Amérique. Peut-être à tort, car celui-ci promettait de s'intéresser au retour des boiseries du château déposées au musée de New-York et de plus semblait capable d'être généreux.

Il revint quelques années après, toujours ignoré de la Diana : il passa de longues années à Nuremberg comme juge et avocat auprès des forces armées américaines. Reconnaisant, il m'adressa ses vœux. Mais en 1984, je reçus l'avis de son décès, rédigé en allemand :

Après une longue vie est décédé le 3 juillet 1984

CARLISLE DURFEE

*dr. jur. Rechtsanwalt, Richter ret.
né le 27 mai 1892 Waterloo, Illinois*

Je n'ai plus de nouvelles de cette famille mais ne peut-on pas regretter de l'avoir ainsi ignorée. Qui peut le dire ? M. Durfee était peut-être par la branche anglaise un... d'Urfé.

André Mascle

Nach einem langen erfüllten Leben wurde heute

Carlisle Durfee

Dr. Jur., Rechtsanwalt, Richter ret.

In die Ewigkeit abberufen

* 27. November 1892 Waterloo/Illinois

† 3. Juli 1984

Im Namen der um ihn Trauernden
Irmgard Durfee

Nürnberg, Ginsterweg 63, den 3. Juli 1984

Trauerfeier

6. Juli 1984, um 11.30 Uhr im Krematorium Westfriedhof, Halle 1.

LA VIE MONTBRISONNAISE... IL Y A QUARANTE ANS

Montbrison, il y a quarante ans, semblait une ville bien tranquille, sans quartier neuf, sans tour H.L.M. Mais les anciens logements du centre ville, ainsi, hélas, que les taudis, étaient occupés et à cause de cette concentration, les rues et quartiers étaient plus animés.

Les durs événements de 1940-1945, les graves divisions s'oubliaient lentement. Certes, quelques citadins avaient bonne mémoire et se croisaient sans se regarder ou, si possible, changeaient de trottoir. Les dernières élections avaient amené une toute nouvelle municipalité mais, une fois l'événement passé, les travaux tant attendus pour épurer l'eau ne passionnèrent même pas ; l'épidémie de typhoïde ayant cessé, la peur avait disparu. Bref, on vivait à nouveau, avec les habitudes des gens d'un grand village où tout le monde connaît tout le monde...

Beaucoup d'artisans et de petits commerçants menaient la même vie modeste et calme de leurs parents. Ils travaillaient très habilement et consciencieusement ; leurs métiers, hélas, n'existent plus : forgerons, bourreliers, cordonniers, tonneliers... j'en oublie.

* Nombreux étaient les cafés où les artisans allaient avec un client ou un ami. On observait avec sympathie deux bourreliers très matinaux qui interrompaient souvent leur travail pour passer un moment dans le café voisin. Ils y commentaient les événements locaux et recueillaient tous les petits potins de la ville : un bel exemple de vie sans stress d'autrefois.

Des dizaines de petites boutiques ouvertes tous les jours dépannaient le client, les prix comptant moins que la qualité de l'accueil ou le service rendu.

Certes, il y avait aussi d'importantes manifestations de la vie collective, si bien évoquées par Madame Fournier dans ses souvenirs. Les anciens combattants défilaient la tête haute, eux étaient des vainqueurs... Leurs dirigeants parlaient fort et tenaient beaucoup de place. Ils exaltaient un peu le passé.

La procession de la Fête-Dieu constituait une attraction locale importante. Quel beau cortège avec de nombreux enfants, clercs en dalmatique, porteurs d'encensoirs et beaucoup de fidèles. Celle du Voeu de Ville, suivie en principe par les édiles, restait peu connue : l'épidémie de peste de 1646 était bien lointaine...

Les funérailles offraient l'occasion d'un témoignage de sympathie entre les familles. De plus, on accompagnait à pied le corbillard et la longueur du cortège marquait le degré de notoriété du défunt. La presse n'omettait pas de publier les noms des personnalités présentes... dans un ordre protocolaire. Assez fréquemment, un élu prolix prononçait l'éloge du disparu avec une telle générosité que la liste des mérites s'allongeait un peu trop, provoquant quelques sourires très discrets. Au retour du cimetière, une halte dans un café du faubourg de la Madeleine semblait une obligation.

De nombreuses associations musicales, sportives, mutualistes, professionnelles, parfois rivales, se partageaient des adhérents ou des membres honoraires : on se distinguait ainsi de l'autre... éternel besoin. Au Cercle Républicain, se réunissaient les amis de Monsieur Antoine Pinay. On ignorait si la loge des Francs-maçons existait encore. Les concerts de la Lyre dirigée par Monsieur Frot constituaient une occasion de rencontre et de détente tandis que s'ouvraient volets et fenêtres lorsque les P'tits Fifres défilaient.

Peut-être qu'après des années d'épreuves, les relations sociales étaient momentanément moins abruptes, du moins en apparence. Cela ne durera pas, chaque classe reprit rapidement ses distances.

Le simple citoyen se souciait peu des bruits de départ de l'Ecole Normale ou des Assises. La guerre scolaire n'avait pas la virulence ancienne malgré quelques zélés boutefeux.

Mais avant tout, il existait une vie de quartier. Les commerçants habitaient presque tous, au rez-de-chaussée, souvent une petite cuisine en arrière du magasin, et étaient attentifs au moindre incident. On cohabitait, on s'entraidait ou on ignorait les voisins dans une ambiance cordiale ou prudente. La fréquence des rencontres créait obligatoirement des liens, excitait la curiosité des commères.

L'épicier, modèle de brave homme, installait un "brûloir" de café sur le trottoir et une fois par semaine, embaumait le quartier. Toujours serviable, il ouvrait sa boutique de sept heures à vingt heures... et plus. Mais il se redressait fièrement lorsqu'il portait le drapeau des médaillés militaires.

Les soirs d'été, on mettait des chaises sur le trottoir et après souper, on bavardait dans le calme d'une rue sans circulation. C'était un très bon moment de relations amicales qui manquent beaucoup actuellement.

Et puis, il y avait aussi des instants de gaieté et de rires. Dans le voisinage vivait un couple, ramasseur de plantes, une profession sans obligation d'horaires. Ils se contentaient d'une pièce meublée avec une table, deux chaises et un lit... Après une bonne recette, leurs gosiers demandaient à être rafraîchis, et après boire, avaient lieu des scènes de jalousie, même des bagarres... Pendant plusieurs soirs, les gens du quartier, ravis, assistaient au spectacle. Parfois la scène se déplaçait : un soir, la dame qui, d'après les mauvaises langues, avait fait passer du bon temps aux soldats du 16ème - c'était vraiment des histoires anciennes - s'arrêta, titubante sur le bord du trottoir d'en face, puis persévérante, s'y prit à trois reprises pour pénétrer dans son couloir et s'affaler au bas des escaliers ! Son compagnon mangea le bord d'un verre, un jour de fête de Saint-Aubrin, au grand affolement de la serveuse. Le lendemain, il allait fort bien. La fête continuait suivant l'argent disponible et, malgré leur régime irrégulier, ils devinrent très vieux.

On manque maintenant d'animateurs de quartiers aussi inoffensifs et pittoresques. Au sommet de l'équipe des originaux trônait la "Patte à l'oeil", femme instruite qui se complaisait dans une sorte d'antré, au flanc du Calvaire. Elle avait cependant plusieurs résidences secondaires : les ponts du Vizézy et les passages couverts.

Assise par terre, elle dormait ou déployait le contenu de son cabas, souvent vin rouge et charcuterie. Elle ignorait les curieux et chantonnait. O surprise ! on trouva, un jour, un de mes neveux, à la santé fragile, mangeant le saucisson avec la "Patte à l'oeil", qui l'avait gentiment invité. Imprudent neveu, ramené au logis et plongé aussitôt dans un bain ! Il n'eut pourtant aucun ennui de digestion... Et puis, la "Patte à l'oeil" disparut, le pittoresque en souffrit.

Bien des petites histoires de la vie passée ont été oubliées.

Peu après ces grands événements, Montbrison surprit par sa fronde "poujadiste", ses manifestations qui inquiétèrent l'administration. Les petits commerçants et artisans pressentaient leur disparition. Une bombe explosa dans le bureau des impôts sans - par miracle - faire de victimes... Les hommes politiques, quelles qu'aient été leur fonction et leur célébrité, furent chahutés (Georges Bidault, Antoine Pinay, Claudius Petit). De mémorables réunions eurent lieu salle de l'Orangerie, la petite ville devenait un peu folle.

Et puis le centre fut déserté, on vint seulement y travailler. Les relations sociales disparurent et, le soir, la rue resta vide... plus de chaises sur le trottoir, ni de papotages.

Il y a seulement quarante ans... Madame Fournier, dans ses récits passionnants, remonte beaucoup plus loin. Mais, il m'a semblé qu'à côté de l'histoire de Montbrison, mon quartier avait la sienne.

André MASCLE

[*extrait de Village de Forez n° 56, octobre 1993*]

POURQUOI MONTBRISON N'A PLUS SA FONFORT

Dans la revue "Village de Forez" (n° 37), Madame FOURNIER a écrit un article intitulé "Quand Montbrison avait sa Fontfort" qui commence ainsi : "Qui se souvient, à Montbrison, de la "Fontfort", cette humble maisonnette du quai des Eaux-Minérales, berceau de la source d'eau pétillante qui a régalié des générations ?..."

Un Montbrisonnais évoquait récemment sa fermeture avec un tel doute sur l'utilité de cette mesure que je crois bon d'apporter mon témoignage... un modeste complément à l'article de Madame FOURNIER.

Je n'ai pas pu consulter des archives très anciennes.

J'ai relevé que dans la séance du 16 juin 1876, Monsieur LEVET, maire, fait mention d'une lettre du sous-préfet : "La source Fontfort de la ville n'ayant pas été autorisée...". Le conseil municipal ne voyant aucun inconvénient (on ne peut pas dire mieux) à ce que la source Fontfort soit classée parmi les eaux minérales de France autorisées, adhère à ce que Monsieur le Maire prenne les dispositions nécessaires... On n'en sait pas plus, ni sur la qualité de l'eau, ni sur le captage, ni sur le nombre des consommateurs.

Dix ans après, le 28 septembre 1886, le maire propose des travaux dont le montant est estimé à 2 000 francs : c'est beaucoup, on renvoie l'affaire en commission.

Le 8 avril 1887, le conseil autorise le maire à faire exécuter les travaux. Mais on discute et Monsieur PERIER, conseiller, en conteste l'urgence, et il ajoute "que si la source - comme tout le fait espérer - donne au point de vue thérapeutique les résultats promis et annoncés par les hommes de l'art, il y a lieu de supposer que la Ville pourra louer dans des conditions avantageuses et imposer au fermier diverses charges qui comprendraient notamment la création du quai projeté, peut-être même la couverture de la rivière en face du futur établissement". Ouf ! Quel beau rêve !

Le 6 mai 1887, un devis détaillé est présenté. On y parle de minage dans le "gor" dur, de trois à cinq mètres de profondeur, de maçonnerie, de robinet de puisage, de réparation du dallage et de l'escalier. Montant : 1 500 francs.

Je suppose que tous ces travaux furent utiles et efficaces, car ce n'est que le 12 novembre 1895 que Monsieur MOREL, conseiller, trouve que les eaux minérales (pourquoi le pluriel ?) dont la Ville a la propriété, perdent de leur saveur, et ne sont presque plus gazeuses ! On fera venir un spécialiste... En hiver, la source sera ouverte de dix heures du matin à midi et Monsieur MAILLON, conseiller, demande que la source, ou mieux l'endroit où se tient la gardienne, soit couvert pour que celle-ci puisse, par tous les temps, être à son poste... On imagine facilement la précarité de l'installation de puisage et le manque de garanties de l'hygiène... et puisque les vertus thérapeutiques étaient affirmées, pourquoi s'inquiéter ?

"Baptisée pompeusement "Source des Cordeliers", note Madame FOURNIER, la Fontfort délaisse les bords du Vizézy pour le centre de la ville. Sa nouvelle demeure (plus confortable évidemment que l'ancienne) fut inaugurée en août 1931 par Gaston GIROUD, ministre du Tourisme, le même jour que la piste de Pierre-sur-Haute".



L'humble maisonnette du quai des Eaux-Minérales

(carte postale aimablement communiquée par Pierre Drevet)

En 1954, la construction de la station d'épuration de Pierre-à-Chaux était en cours et, pour éventuellement prévenir la population, l'eau distribuée au robinet était fréquemment analysée. Le nombre des amateurs d'eau minérale augmentait. Et, par précaution, on préleva aussi un échantillon de cette eau que l'on joignit aux flacons présentés à l'Institut Pasteur lyonnais.

Stupéfaction ! La première analyse signalait que l'eau contenait des traces de matière fécale. On crut unanimement à une erreur, et Monsieur Tardy, chef du service des Eaux, se souvint encore des nombreux voyages qu'il effectua avec de nouveaux prélèvements recueillis avec beaucoup de précaution. Hélas, les résultats des analyses étaient toujours consternants.

On afficha une copie des analyses près de la source et on prévint même de vive voix. Je fus moi-même très surpris de constater l'incrédulité des amateurs. Une jeune maman préparait le biberon de son bébé avec l'eau de la Fontfort ! La brave Florine, gardienne de la source, répétait que le maire se trompait et que l'eau était excellente. Elle était très convaincante. Elle défendait son emploi et les oboles recueillies revenaient à la Providence, qui avait bien besoin d'une aide.

L'affaire était délicate vu la conviction bien ancrée des amateurs et les conséquences de la pollution.

Avant d'envisager la fermeture, je demandais à Monsieur PENEL, directeur des travaux de la station d'épuration, d'effectuer un "chemisage" du puits, jusqu'au rocher avec de gros anneaux de béton. Si la pollution était due à un écoulement latéral, l'eau sortant du rocher resterait pure. L'opération fut rapidement menée malgré une difficulté inattendue : le gaz repoussait le ciment des joints. Le puits fut vidé, nettoyé, vidé une nouvelle fois... et on attendit le remplissage. Un nouveau prélèvement fut effectué avec de grandes précautions. Déception profonde ! L'Institut Pasteur confirma les mauvais résultats précédents.

Les services départementaux prévenus commencèrent à bouger. Le maire reçut une lettre du secrétaire général, Monsieur LAMBERT (plus tard brillant super préfet de Nice) en termes inhabituels : "Si vous ne fermez pas la source... je déciderai à votre place". Le ton était tellement dur qu'il lui fut répondu qu'à part les oukases du tsar, rien de pareil n'avait été lu. L'incident fut vite réglé, mais il était vain de reporter une mesure aussi inévitable ou d'essayer d'en faire porter sur d'autres la responsabilité.

Entre temps, une analyse d'une eau commercialisée... n'était pas totalement satisfaisante. C'était une arme... qui n'améliorait pas la qualité de l'eau montbrisonnaise, mais confirmait la neutralité et la compétence du laboratoire de l'Institut Pasteur.

La décision de fermeture fut prise... avec regret. Florine, la fidèle gardienne, regagna la Providence, bien triste. Evidemment, tout le "Club des y'a qu'à..." critiqua la mesure. On murmura que les grandes marques étaient très satisfaites et que... je m'arrête. On démolit le kiosque placé au centre du cloître des Cordeliers. Le petit bâtiment abritant le puits disparut, mais le quai des Eaux-Minérales conserva son nom. Un propriétaire de la colline avait une source dans son jardin. Il rêva de l'exploiter... puis on ne parla plus des eaux minérales.

Peut-être qu'un "sourcier" retrouvera un jour le parcours souterrain de la source et qu'après de coûteuses et patientes recherches, il localisera les causes de la pollution, due très vraisemblablement aux nombreuses constructions perchées sur la colline. Qui aurait eu l'idée, il y a cent ans, de prévoir un périmètre de protection de la source ? Et du même coup, de ne pas priver des Montbrisonnais d'eau gazeuse ?

Je reprendrai la conclusion de Madame Fournier : "Il est tout de même triste de penser que nous avons perdu jusqu'au souvenir d'une pareille panacée".

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 57, janvier 1994]

LE PRESIDENT GEORGES POMPIDOU... ET SON ANCIEN CAMARADE DE REGIMENT

Le 10 avril 1935, vers dix heures, cinq sous-lieutenants, dont quatre très récemment promus, arrivaient devant l'entrée de la caserne du 92ème Régiment d'Infanterie à Clermont-Ferrand. Le poste, en gants blancs, leur rendait les honneurs. Etonnés, ils avançaient de quelques pas et furent stupéfaits : le régiment entier, avec musique et drapeau, était rassemblé et paraissait les attendre. L'abbé BESSON, major de la promotion d'Elèves Officiers de Réserve, après quelques secondes d'hésitation, trouva cet accueil insolite et obliqua aussitôt à droite, on le suivit. Par chance il y avait la salle des "punis", nous y entrâmes soulagés mais toujours un peu inquiets. Que se passait-il ? Une sonnerie de clairons retentit. Les anciens E.O.R. ne l'avaient pas souvent entendue ; une auto avec fanion tricolore pénétrait dans la cour. En descendit le général GAMELIN, Commandant en chef des Armées, en tournée d'inspection. Ouf ! Nous avions, grâce à BESSON, échappé au ridicule. Nous assistâmes, invisibles, à la revue et attendîmes, détendus, la fin de cette cérémonie inattendue. Le colonel BLANC nous reçut, un peu ironique : "Vous m'avez semblé embarrassés", dit-il. C'était peu dire ! Il nous communiqua nos affectations ; un certain Georges POMPIDOU serait officier de renseignement : il était resté, comme nous, six mois à Saint-Maixent, mais ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, il avait eu le privilège d'être nommé sous-lieutenant dès son incorporation. Et il nous était inconnu.

A midi, les célibataires se rendirent à la "Popote", un restaurant connu de Clermont. Je m'assis à une place vide,... j'étais à côté de Georges POMPIDOU. C'est ainsi que pendant plusieurs mois il fut mon voisin immédiat.

Avec ses gros sourcils, sa carrure, il me paraissait plus âgé que moi, je remarquais déjà un geste qu'il garda toute sa vie : il tapotait sa cigarette avec son index droit pour faire tomber les cendres.

Mais il tenait aussi une grande place dans nos conversations excluant les questions de service. Notre chef de popote, théoriquement responsable, était la gentillesse même mais restait perdu dans ses rêves. Et Georges POMPIDOU me surprenait par ses remarques pertinentes, toujours teintées d'ironie.

Je retrouvais quelques mois plus tard, au 38ème Régiment d'Infanterie, ces mêmes traits chez deux autres normaliens : LEMAITRE (éminent critique) et TROTOBAS (ambassadeur) : l'humour léger avec un rien de scepticisme. C'était une façon de paraître apparemment détaché, non engagé, un peu agaçante pour les autres et peu comprise dans le milieu militaire.

Mais Georges POMPIDOU avait, en face de lui, un sujet idéal pour exercer pleinement sa verve. Le lieutenant WILLIAMS, de la Royal Air Force, effectuait un stage au 92ème R.I. Nous nous demandions ce que pouvait apprendre d'utile un aviateur anglais dans un régiment d'infanterie ronronnant comme le nôtre. Elancé, petite moustache blonde, stick en bambou sous le bras, WILLIAMS était le type parfait de l'officier anglais décrit par KIPLING... POMPIDOU commençait les taquineries par surprise, ce qui mettait le sympathique adversaire sur ses gardes. Ce duel sans danger m'amusait beaucoup.

Bien visiblement WILLIAMS avait la conviction que l'Angleterre était la première puissance mondiale. POMPIDOU faisait semblant de l'admettre très naturellement. Mais peu après, il

insinuait que c'était une île conquise par les Normands venus du Continent... tout cela par petites suggestions innocentes !

Un jour, WILLIAMS demanda "Pourquoi, cher ami, me regardez-vous ainsi ?" POMPIDOU attendit quelques secondes. "WILLIAMS, lui répondit-il, je vous trouve tellement "sympa" que je réfléchissais : votre arrière-grand-mère a dû pécher avec un Normand après la bataille d'Hasting !" Nous eûmes droit à des oh ! indignés probablement aussi véhéments que ceux du colonel BRAMBLE de MAUROIS.

Mais l'escarmouche s'oubliait vite et le lendemain... on recommençait. Georges POMPIDOU était un camarade enjoué et rieur avec l'esprit canular de Normale Sup.

Puis, surprise, nous reçûmes une invitation au lunch de son mariage avec une étudiante, Claude. Nous lui offrîmes un cadeau bien modeste sans doute, nous arrivions à peine à boucler la fin du mois malgré la déflation générale de 10 % des prix décidée par LAVAL.

Je perdis donc mon voisin. Je l'oubliai. Cependant j'appris qu'il avait été nommé professeur de français au lycée Saint-Charles à Marseille.

En juillet 1939, mon régiment, le 27e Régiment de Tirailleurs Algériens, avait quitté la bonne ville d'Avignon pour faire face aux troupes italiennes dans la région de Sospel, belle petite ville au pont romain au fond de la vallée de la Bévéra qui passe ensuite en Italie. Et je fis une rencontre surprise avec le lieutenant Georges POMPIDOU, rappelé sous les drapeaux et officier de renseignement dans une unité de forteresse. Nous bavardâmes heureux de raviver quelques souvenirs communs.

De nombreuses années passèrent... 1958, DE GAULLE revient avec un secrétaire général à la Présidence, René BROUILLET, Forézien né à Montarcher... qui lorsqu'il quitte son poste, propose son camarade normalien POMPIDOU... J'écrivis par curiosité, pour savoir si c'était mon ancien camarade. Par retour de courrier, je reçus la réponse : "C'est bien moi en effet ! Merci de votre aimable carte..."

Puis il vint à Saint-Etienne, Premier Ministre : un journal parisien publia un entre filet : "G. POMPIDOU en allant dans la Loire, va rencontrer un de ses anciens camarades de régiment, le maire de Montbrison". Je n'ai jamais su qui avait donné l'information.

Au cours de la réunion à la préfecture, j'observai que M. GRAEVE, préfet, indiquait ma place, sur le plan de la salle.

J'accompagnai, après le repas officiel, le Premier Ministre à Saint-Héand pour la visite des établissements ANGENIEUX. Il me chargea de "piloter" Claude POMPIDOU pour ne pas suivre au pas de charge le cortège officiel. Je le retrouvai aussi simple et amical que vingt-cinq ans auparavant.

Plus tard j'écrivis à son chef de cabinet, Madame Anne-Marie DUPUY, pour solliciter un appui du dossier du lycée, fortement attaqué à l'échelon régional et parfois local, mais défendu par le préfet CAMOUS que j'avais informé de ma démarche. Je fis de même pour obtenir l'autorisation d'emprunt pour la piscine. J'obtins deux réponses positives et encourageantes.

Curieusement en 1965, un esprit retors me reprocha dans un article paru dans la "Liberté" de connaître "mon ami POMPIDOU". Je ne ripostai pas car à part le hasard, je n'étais absolument pour rien dans la rencontre du 10 avril 1935 ! Mais lorsqu'on veut nuire, jusqu'où va-t-on chercher ? Il aurait dû savoir que je ne demanderais jamais une faveur ou un honneur pour moi : à ce prix je pus en toute liberté solliciter le soutien des projets municipaux et, à partir de 1969, celui de l'hôpital.

En mai 1968, il tint physiquement et moralement, en l'absence du Général DE GAULLE... et fut placé en "réserve de la République" (la même méthode de mise à l'écart s'appliqua aussi à l'extraordinaire Préfet de Police, Monsieur Maurice GRIMAUD, ancien préfet de la Loire).

Le 28 mars 1969, je lui adressai une note concernant l'état de l'opinion avant le référendum, il me répondit chaleureusement le 10 avril.

Il fut élu Président de la République, lui le fils d'un directeur d'école du Cantal.

Il me remercia de ma carte de félicitations et m'adressa une lettre le 4 juin 1969. Je ne sais plus à quelle date il m'envoya l'avis de décès de son père... et les années s'écoulaient.

Un jour, je revenais en famille de la Bourboule. Un épais brouillard couvrait la montagne. La route étroite était bordée de pâturages ; des bêtes, beaucoup de bêtes et pas un berger... Ma femme et ma fille étaient un peu angoissées puis nous arrivâmes dans un village et rencontrâmes une paysanne. Je me souviens encore de son exclamation : "Mes pauvres enfants vous vous êtes perdus, ici c'est Montboudif !" C'était le pays où avait exercé son père. Quel chemin et quelle montée de Montboudif à l'Elysée !

Parfois je pensais qu'enfin un Président de la République viendrait à Montbrison pour inaugurer le grand lycée. Le général DE GAULLE était passé... à Montrond. Lorsque je vis son visage à la réunion de Reykjavik, je compris comme tout le monde qu'il était gravement malade. J'avais donc rêvé... et un soir la télévision diffusait un film sur un personnage russe ; fait rarissime, il y eut une interruption et la bande annonce se déroula : "Ce soir, le Président de la République est décédé à son domicile". L'événement n'était pas totalement imprévu mais par quel hasard, j'avais connu le sous-lieutenant POMPIDOU, devenu Président de la République !

André MASCLE

[*extrait de Village de Forez n° 59, juillet 1994*]

UN PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE A MONTBRISON

Le 29 mai 1898, à 7 h 47, le train de Monsieur Félix FAURE entra en gare et repartit à 8 h 12, soit un arrêt d'une durée de vingt-cinq minutes ! Le Président n'avait que cinquante-sept ans, c'était un bel homme, très populaire, par son activité et son prestige selon la notice du Larousse. Vu la longueur du discours du Maire, la réponse du Président, les salutations protocolaires, on imagine mal le déroulement de la visite !

Il descendit tout de même de son wagon et le Maire lui souhaita la bienvenue, regretta la brièveté de la visite, vanta sa ville et la population "dévouée aux idées républicaines progressistes, soucieuse de voir à l'oeuvre un gouvernement plus occupé d'affaires que de politique". Et il ajouta qu'une des qualités de la population était son inaltérable reconnaissance envers ceux qui s'intéressent à elle... Le Président, plus que tout autre, y aurait droit s'il voulait bien appuyer les demandes suivantes : achèvement du canal Rhône-Loire (!), augmentation de la garnison, rénovation de l'hôpital civil et militaire.

En attendant, la municipalité va lui offrir une oeuvre d'un artiste montbrisonnais qu'il connaît : Charles BEAUVÉRIE. Monsieur TILLON, qui a étudié la vie et l'oeuvre de ce peintre, n'a pas retrouvé trace de ce cadeau, pourtant très officiellement offert avec cette dédicace : "à Monsieur Félix FAURE, Président de la République, la ville de Montbrison, le 28 mai 1898".

Le Président exprima son regret de ne pas pouvoir s'arrêter au moins une demi-journée, espérant revenir ! Quelques banalités... des exclamations et présentations, et d'après le compte rendu, l'arrêt dura vingt-cinq minutes, au galop ! Mais le Président était passé à Montbrison et ce fut un geste très apprécié. Cela coûta six cents francs à la Ville, cadeaux et pavoisement compris.

Le 17 février 1899, Monsieur CHIALVO, maire, annonça la mort de Monsieur Félix FAURE. En raison du "souvenir impérissable de sa visite pieusement gardé", le conseil décida d'envoyer une délégation aux funérailles, d'acheter une couronne et d'adresser un télégramme au Président du Conseil qu'il voudra bien transmettre à Madame Félix FAURE. Il est dommage de résumer car les textes ont un style d'un autre âge. Qui écrirait aujourd'hui, que la population républicaine pleure avec la famille ?

Un crédit de trois cents francs est ouvert, on en revient toujours aux financements. Il faut acheter une couronne, geste qui, à l'occasion des funérailles de Victor HUGO, avait provoqué un incident au sein du conseil municipal.

Le 1er mars 1899, les remerciements de Madame FAURE sont transmis au conseil municipal qui décide que la lettre sera inscrite au registre des délibérations. Le conseil remercie le député, Monsieur LEVET, qui a acheté la couronne remarquée aux obsèques nationales du 23 février, et assuré une place aux délégués ! On se croirait près de Tarascon ! Montbrison était-elle donc une ville importante en 1898 ? Curieusement, la visite éclair avait provoqué beaucoup de sympathie envers le Président, amenant même un peu de démesure dans le choix des termes des messages officiels.

La famille de Monsieur Félix FAURE n'apprécia pas tous les commentaires sur la mort du Président. Une enquête fut ouverte. L'apoplexie était peut-être due à une cause précise. Il avait eu deux visites successives : la première, celle de l'archevêque de Paris, fort paisible, et la seconde avec une dame connue du Palais... Cette dernière lui fut fatale... tout au moins, on l'a dit.

Le conseil municipal ignorait évidemment ces circonstances un peu exceptionnelles. On excusera son empressement... Mais, débordant de reconnaissance, qu'aurait décidé la municipalité de Montbrison si le Président avait séjourné dans la ville un peu plus de vingt-cinq minutes ?

André MASCLE

LE MAIRE ET SES MISSIONS DIFFICILES

(1961)

On ignore parfois que le maire doit remplir des missions pénibles qui, s'il n'est pas insensible, lui laisse des mauvais souvenirs. En effet, il doit aller annoncer aux familles de douloureuses nouvelles dues aux accidents ou à la guerre. Que mes lecteurs me pardonnent ces récits mais les faits rapportés m'ont beaucoup touché.

Un jeune Montbrisonnais, officier, moniteur pilote, avait disparu au cours d'un vol d'entraînement. Pour les parents très honorablement connus, c'était un coup terrible. Sa jeune femme attendait un enfant.

Quelques semaines après, je reçus la mission de remettre la Croix de Guerre à cette veuve éplorée. Il fut convenu que cette cérémonie aurait lieu à la mairie, en présence de quelques amis, une douzaine de personnes.

A l'heure dite, les quatre membres de la famille, le père, la mère, la soeur, l'épouse, prirent place en face de moi. Je les avais accueillis, osant à peine les regarder car j'imaginai trop leur chagrin.

Je commençai par lire la citation de ce brillant officier, les assistants debout, puis je crus bon d'ajouter quelques mots. Je sentis que mon émotion croissait rapidement. Les parents me regardaient intensément, tout près. Le père, avec sa couronne de cheveux blancs, avait l'âge du mien et semblait maîtriser son chagrin. Qu'aurait fait le mien à sa place ? Cette pensée me traversa l'esprit. Je percevais aussi que nous étions tous très émus. Ma gorge se serrait malgré mes efforts pour maîtriser cet émoi. La mère pleurait doucement... C'était trop, ma voix se bloqua et pendant quelques secondes de silence insoutenable, je me crispai, sous les regards infiniment tristes de ces braves gens dont, sans le vouloir, je ne diminuai pas le chagrin.

Avec peine, avec l'envie de pleurer, je repris la parole et remis rapidement la Croix, distinction dérisoire à côté du drame vécu.

Lorsque nous nous séparâmes, je sentis, au serrement des mains, qu'ils avaient compris que j'avais, un instant, partagé leur peine.

Puis vint le temps de la guerre d'Algérie qui, comme celle d'Indochine, touchait peu les familles qui n'avaient pas un des leurs mobilisé. Mais les maires avaient une tâche difficile, celle d'annoncer la mort d'un fils...

Après tant d'années, l'oubli est venu. Malheureusement pour moi, je garde le souvenir de quelques mauvais moments. Était-il utile de les évoquer ? Il me semble qu'en les racontant l'intensité du souvenir de ces drames humains s'affaiblira dans mon esprit et prépare leur apaisant oubli.

Nous étions invités, ma femme et moi, chez Monsieur le Receveur des Finances qui savait que mes conflits avec son administration n'altéraient pas la qualité des relations personnelles. Nous nous apprêtions à passer un bon moment quand on m'appela de la mairie : un télégramme annonçait un malheur, je devais d'urgence prévenir la famille qui habitait à peine à cent mètres

de là. Je m'excusai auprès des hôtes et partis en me préparant, pendant quelques instants, à une entrevue pénible. Je sonnai. La mère de l'aviateur, dont l'avion s'était écrasé à l'atterrissage, m'accueillit étonnée, puis après quelques secondes, ouvrit de grands yeux bientôt pleins de larmes. Son mari arriva et comprit aussitôt le sens de cette visite, mais ils me parurent tous deux plus solides dans leur détresse que je ne l'avais supposé. "Il est mort pour la France" dit le père avec dignité et il me demanda quelques détails que je ne pouvais fournir. Leur image me resta en souvenir pendant des années. Je crois que ce jour-là, malgré l'amabilité de mes hôtes, j'ai totalement manqué d'appétit.

Mais la guerre durait. Je souhaitais ardemment que les télégrammes soient rares et m'épargnent une tâche difficile. J'étais trop sensible. Quelques mois encore... et un autre arriva. Un sous-officier et ses hommes avaient été atteints par un feu qu'ils avaient allumé imprudemment. Le vent avait brusquement tourné (je crois me rappeler de ces faits).

Je me rendis donc au domicile du père de ce chef de section, révisant toutes les formules à utiliser pour annoncer la mauvaise nouvelle qui provoquait un grand chagrin... Je trouvai un homme âgé, assis près d'une table. Il ne me connaissait pas et resta indifférent à mes premiers propos. J'étais un visiteur, comme d'autres voisins. Néanmoins, j'annonçai avec beaucoup d'hésitation le décès de son fils. Il ne réagit pas et j'en fus désespéré. Je répétai donc le contenu du télégramme. Il ne me parut pas affecté et en tout cas n'exprima aucun sentiment. Au moment du départ, il me demanda... s'il pourrait toucher l'argent du carnet de caisse d'épargne de son fils. Je fus complètement abasourdi. J'ai pensé sur le moment qu'il n'avait pas encore compris et aussi qu'il avait beaucoup de chance d'être très âgé et que j'ai les mains vides... Je me suis peut-être trompé sur ce pauvre homme.

Malheureusement, je dus encore accomplir une autre démarche, celle-ci bouleversante. On me téléphona à mon domicile : un jeune que je connaissais bien, ainsi que ses parents, avait été tué dans un combat. Je décidai de suite d'aller prendre connaissance du télégramme en faisant un petit détour et passer devant la maison paternelle pour, au retour, ne pas me tromper.

La rue était déserte. J'étais à quelques trente ou quarante mètres du seuil de la maison. La mère allait sortir. Elle me vit et poussa un cri et rentra précipitamment : elle avait deviné, car je le sus plus tard, mortellement inquiète, elle m'avait supposé porteur d'une mauvaise nouvelle. Arrivé à la mairie, je demandai au concierge - qui connaissait parfaitement le père - d'aller le chercher avec tact. Il arriva de suite dans mon bureau. Je fus dans l'admiration. Cet homme modeste m'écouta très calmement. Où puisait-il cette force pour apprendre ainsi la nouvelle de la mort de son fils unique avec une telle dignité ? J'ai fréquenté des centaines de camarades ou de citoyens de toutes conditions, beaucoup aux situations enviées, mais je n'avais pas encore trouvé un homme simple dont la tenue réservée avait quelque chose d'extraordinaire. Je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir encore mieux apprécié. Quel courage réconfortant ! Merci Monsieur B...

La guerre finie... le monde pensa à d'autres drames. Mais j'aurai quand même payé bien cher le pouvoir de déléguer cette mission auprès des familles. Peut-être ignore-t-on ainsi que la tâche du maire ne se limite pas à présider une réunion du conseil ?

André Mascle

[*extrait de Village de Forez n° 51, janvier 1995*]

COMMENT JE CONNUS MONTBRISON... EN 1937

En garnison à Saint-Etienne, je prenais parfois le train de Clermont. Il s'arrêtait longuement dans chaque gare et en particulier à Montbrison, peut-être à cause d'une buvette très fréquentée. Je regardais distraitement la ville, les nombreux châssis de la fonderie Chavanne, le canal du Forez et sa traversée de la route en siphon. A quoi servait-il ? Et l'arrêt à Champdieu n'était pas loin : Montbrison avait déjà disparu du paysage et de mes pensées.

Je ne savais rien de cette sous-préfecture et il faut bien l'avouer, mon intérêt de vie était ailleurs.

Quatre officiers ayant des attaches à Montbrison... auraient pu me parler de ce pays du Forez. Tout d'abord le capitaine D... commandant la compagnie des gardes mobiles, son lieutenant dont le fils avait été mon meilleur élève sergent (futur général), puis le lieutenant D... : son beau-père était économe de l'Ecole Normale et enfin le sous-lieutenant P... très absorbé par ses conquêtes et les paris sur les chevaux de l'écurie Bedel.

Cela ne faisait pas grand monde et cette ville ne semblait pas alors avoir beaucoup d'attrait.

A cette même époque, les régiments fonctionnaient sans moyen. Quelques cartouches par soldat et on devait rendre les douilles après tir ! Les voiturettes des mitrailleurs dataient de 1916. On avait récupéré des mulets espagnols amenés par les réfugiés de l'Armée républicaine. Le 38e R.I., dit motorisé, disposait d'une camionnette par compagnie. Seuls les éclaireurs régimentaires avaient été remplacés par une section motocycliste dont, par faveur inexplicable, j'avais reçu le commandement.

Une seule action sans dépense : la marche... et le colonel imagina de proposer à des "volontaires" une marche de cent kilomètres en trente-six heures... La presse en serait prévenue...

Il me demanda de suivre la colonne et de venir en aide aux marcheurs en difficulté. Pour mes motocyclistes, cet ordre leur fit grand plaisir : enfin une sortie utile et en dehors des terrains habituels. On sait que le fantassin fait 4,5 km à l'heure, les side-cars, un peu plus. Je décidai donc de rouler par bonds de cinq à dix kilomètres. La colonne se dirigea d'abord vers Saint-Galmier... Nous la rejoignîmes assez tard car on sait que les premiers kilomètres s'effectuent sans incident.

Je demandai à un fermier déjà couché de nous abriter pour la nuit. Il nous ouvrit en chemise ultra-courte et exposant ce que l'on cache habituellement. Mes jeunes ne purent retenir leurs rires. Le brave homme nous proposa sa grange. Rapidement nous nous enveloppâmes dans nos couvertures et le sommeil arriva très vite. Nous fûmes réveillés en pleine nuit par un cri : "Au secours, je suis blessé !" Un soldat tourna l'interrupteur et un rire inextinguible nous secoua. Le plus déluré des motards avait reçu un oeuf sur le front et en s'essuyant dans l'obscurité se croyait saignant ! Les rires alternèrent avec les plaisanteries, tout sommeil fut impossible. L'oeuf avait-il été lancé habilement ou était-il tombé d'un nid ? Personne ne posa la question, l'incident était trop comique. Nous repartîmes de cette grange avec un moral au zénith.

En remontant la colonne sur la route de Montrond, le lieutenant D... me pria d'aller à Montbrison pour lui ramener une paire de chaussures. Il marchait péniblement, ayant perdu un talon. J'étais là pour aider et je fonçais vers la ville que je ne connaissais pas. Je me trouvai, je ne sais comment, à un carrefour, probablement celui de la Madeleine.

A un des rares passants, je demandai où se situait l'Ecole Normale et je crus comprendre son indication. Pas de circulation, j'allai vite et me retrouvai, quelques minutes après, au même carrefour ! J'avais tout simplement fait le tour de la ville, assez mécontent. Par chance, un autre piéton m'indiqua le chemin et j'arrivai dans la cour de l'Ecole Normale, effectuant un virage sur l'aile et provoquant ainsi un cri d'effroi d'une dame... qui trouva instantanément les souliers de son gendre. Malgré mon tour de boulevard, je n'avais rien vu de la ville.

Par une petite route, la colonne arriva à Champs et stationna dans un pré voisin d'une belle demeure, celle de Monsieur Leconte. Le colonel arriva et je lui présentai ce monsieur qu'il prit pour le seigneur du village et le salua fort aimablement, exercice habituellement difficile de sa part...

A midi, les side-cars transportèrent les officiers à Montbrison, hôtel du Lion d'Or, dont le propriétaire, le sympathique Titi Coudol, avait été cuisinier au 38e. C'était, à l'époque, un chef renommé, très accueillant et il tint à bien traiter ceux du 38e, un peu trop bien peut-être, car au départ, il fallut à deux ou trois, quelques bonnes bouffées d'air frais pour retrouver leurs jambes. Les soldats du 38e traversèrent la ville... comme simples passants, sans s'arrêter à la terrasse du café Basset, au coin du carrefour de la caserne et se dirigèrent vers Sury-le-Comtal où un adjoint au maire et un comité d'accueil les attendaient. J'y arrivai bien avant pour reconnaître les lieux, après avoir - pendant deux ou trois minutes - atteint la vitesse de 110 km/h, ce qui rendit très fiers les conducteurs... Une épaisse couche de paille couvrait le sol du cantonnement et à chaque mètre, une bouteille de bon vin ! Je remerciai les Suryquois et tentai, avec peine, d'expliquer que leur générosité risquait de couper les jambes des marcheurs et avec l'aide de mes motards, je prélevai trois bouteilles sur quatre que nous rendîmes à ces braves gens très déçus.

Ce n'est que vers 11 h du soir que j'eus casé tout le monde et pensai à la maison du notaire qui voulait bien me loger. J'eus quelque peine à la trouver, la porte était ouverte et, surprise, le guidage était assuré par une flèche... puis une autre... Cela m'amena au premier étage d'une belle maison dans la chambre de la jeune fille... absente.

Je me promettais d'y bien dormir, mais à 4 h du matin je fus réveillé par un camarade (futur aumônier d'un hôpital) qui avait raté le départ des marcheurs. Il y allait de tout son amour-propre et je n'hésitai pas. Après avoir griffonné quelques mots de remerciements pour mes hôtes, je quittai avec regret cette maison au lit capitonné si douillet.

Les marcheurs ralentissaient leur allure. La fatigue se faisait sentir, je les aidais de mon mieux. Arrivée pénible à la caserne Grouchy, la camionnette a été utile. Puis défilé dans la grande rue sans beaucoup de circulation. Dans la cour de la caserne Ruillère, le colonel entouré de la Presse. On parla encore de cette prouesse... qui ne grevait pas le budget. Elle valut deux jours de permission aux participants, récompense bien méritée.

Le passage à Montbrison ne fut plus commenté, ni l'accueil sympathique de Titi Coudol... A mon avis, c'était une cité bien calme qui ne m'avait fait aucune impression particulière.

Mais le destin décida. Bien malin qui m'aurait annoncé que deux ans après j'épouserai une jeune Montbrisonnaise connue à cinq cents kilomètres de là.

Et même que plus tard, après cinq ans de séparation et quelques mois et avoir couché à même le sol dans la forteresse de Cölditz, je retrouverai dans cette ville, ma femme, ma petite fille et mes beaux-parents, avec une immense joie !

Alors je commençai à mieux connaître Montbrison en découvrant entre autres l'impasse Malvoisin et la rue du Bout-du-Monde. Au fait, savez-vous où se trouve cette rue ?

André MASCLE

[*extrait de Village de Forez n° 63, juillet 1995*]

QUE DE METIERS DISPARUS... !

Depuis un demi-siècle, beaucoup de métiers ont disparu. En cherchant à améliorer les conditions de travail, à supprimer des tâches ordinaires dans la maison comme dans la ville, on a aussi enlevé du travail à beaucoup de gens.

Tout se tient et il ne s'agit pas de regretter systématiquement le bon vieux temps... mais les jeunes ne peuvent pas faire de comparaison.

Vers 1925, j'ai rencontré un colporteur avec sa caisse à multi-tiroirs sur son dos, allant de village en village, pour offrir des bobines de fil, aiguilles, boutons de tous coloris... et même, en cachette, des allumettes au bout de phosphore vert - à un prix inférieur à celui des allumettes de la Régie !

Qui revoit la matelassière, forte femme, cardant la laine, Place Pasteur, maniant de la main droite le peigne-bascule et de la main gauche poussant la vieille laine compressée qui, après cette opération, formait un tas volumineux et vapoureux ?

Personne n'entend encore la cloche (ou le tambour) du crieur public, un homme au grand poids, annonçant avec une voix de stentor une coupure d'eau, une réunion, une vente aux enchères... Des portes s'ouvraient... On voulait savoir...

Les laveuses se courbaient au bord du Vizézy ou dans les lavoirs. Parfois le rinçage du linge avait lieu dans l'eau encore savonneuse du linge lavé en amont. On comptait sur la mort rapide des microbes et on ne s'en portait pas plus mal. On eut le temps des grandes lessives, des coulées dans des chaudières en fonte, des rinçages à la rivière. Les laveuses robustes maniaient le "battoir" avec vigueur. On leur prêtait même un langage assez vert, c'est peut-être pure médisance.

Après l'amoncellement du linge sec, oeuvrait la repasseuse, travaillant parfois à son domicile. En Auvergne, le bord des bonnets ondulés et brodés nécessitait une action de spécialiste patiente.

Les trousseaux des jeunes n'ont plus d'initiales brodées et entrelacées. La broderie de dentelle est démodée et il n'y a plus de brodeuses dans la maison. Mais quels petits chefs-d'oeuvre de patience et d'habileté pour une modeste rémunération.

On s'habillait... chez le tailleur qui ajustait la veste, garnissait les épaulettes, conseillait le client et le tissu s'avérait inusable.

Les couturières jouissaient d'une solide réputation, à la fois comme hautement qualifiées et aussi peu commodes. Les clientes étaient flattées d'être habillées par Madame X.

On renouvelait sa garde-robe de préférence avant Pâques et, à la sortie de la messe, on jetait un petit coup d'oeil sur le chapeau de la voisine... et c'était une petite déception si on découvrait plusieurs modèles identiques. La modiste avait droit à un reproche.

Où sont les métiers liés de la clientèle paysanne ?

Beaucoup de chevaux et de boeufs étaient ferrés. Lorsque, enfant, je voyais le forgeron brûler la corne de l'animal puis enfoncer de longues pointes dans le sabot, j'avais peur... Non loin de la forge, il y avait un "travail", assemblage de grosses pièces de bois, formant une sorte de cage d'où l'animal ne pouvait sortir, déséquilibré par une sangle passée sous le ventre. Les plus rétifs devenaient un instant dociles. L'artisan devait disposer d'espace pour chauffer au rouge les immenses cercles entourant les roues des carrioles... Hélas ! le bruit du marteau rebondissant sur l'enclume a été remplacé par le ronflement des moteurs de poids lourds... Est-ce plus harmonieux ?

La plupart des bourelliers, selliers n'ont laissé qu'un souvenir d'artisans animant leur quartier. Des lève-tôt qui, vers neuf heures, allaient commenter les nouvelles au café voisin, invitant chaque client à terminer un achat ou une visite dans ce lieu accueillant. Ils semblaient très occupés et pourtant très éloignés du travail à la chaîne... Heureux temps !

A la Madeleine, le tonnelier fabriquait, en plein air, des contenants de toute taille, depuis la grande cuve des vigneronns au petit tonneau (le petit "bousset"). Mais il y avait des vignes tout autour de la ville, aux Purelles comme à Pierre-à-Chaux. Le marchand de vin ne livrait pas des bouteilles et le grand bac à lessive n'était pas en plastique. Un beau métier... nécessitant une grande précision dans les assemblages car la moindre fente condamnait le travail.

Le charron réussissait à monter des rayons de plus d'un mètre sur un gros moyeu. Comment ces artisans avaient-ils appris à tracer les éléments et à les monter avec une telle minutie ? Il est plus simple de remplacer un pneu que de réparer une roue de brouette !

Où est l'ébéniste capable de concevoir un escalier à plusieurs paliers après un projet dessiné par lui-même, un sujet de concours du meilleur ouvrier de France ?

Le dernier bottier a quitté depuis longtemps la place Saint-Pierre. Et les rares petits épiciers ne "brûlent" plus de café sur le trottoir, dommage pour la perte de l'arôme dans le quartier. Le dernier tisserand, Monsieur Zakaroff, a pris sa retraite lorsque la Ville a rénové la rue des Clercs. IL avait encore quelques petites commandes malgré la vétusté de ses métiers et pourtant, il le quitta avec peine vers 1955.

Il y a bien longtemps que le rémouleur ne pousse plus sa meule sur un châssis à deux brancards et un système à pédale. Il occupait aussi le coin d'une rue après avoir annoncé son arrivée dans le quartier : "Repassez vos ciseaux, vos couteaux...!"

Plus rare, l'acheteur de peaux de lapin, en général un chiffonnier, un "patère" comme on dit à Montbrison. Il faut croire que l'on mangeait beaucoup de lapins. Des fortunes furent édifiées dans ce commerce vers 1920-1925, le poil de lapin servant à la fabrication du feutre. Le "patère" qui achetait des choses inutiles a été remplacé... les greniers sont peut-être moins encombrés.

On imagine mal, actuellement, combien les fêtes familiales - baptême, première communion, mariage - avaient de l'importance. Dans les "bonnes maisons", une cuisinière retenue depuis longtemps envahissait la cuisine et créait aussitôt un désordre indescriptible. Mais on se gardait bien de paraître mécontent, elle était "le chef" et préparait, presque toujours, le même menu, sans surprise, mais qui semblait destiné à des affamés !

Je me souviens très bien d'un sabotier et de sa belle collection de sabots "fantaisie", mini sabots pour gamins de quatre ou cinq ans, où énormes "esclots" permettant au paysan de traverser sa cour boueuse ou d'aller aux écuries. Chaussures faciles à quitter pour rentrer à la maison, parfois rembourrées de paille. Les galoches avaient la partie inférieure en bois comme le sabot et le dessus en cuir. Elles convenaient aux jeunes effectuant un

long trajet pour se rendre à l'école. Mais leur fabrication ne nécessitait pas la même habileté de maniement de la gouge que pour creuser le sabot.

On avait des chaussettes de laine tricotées à la maison. Avec les gros sabots, c'était plus simple : pieds nus, sans trop faire attention à la propreté de ceux-ci.

Les danseurs de Gergovia ont des sabots pour danser la bourrée. Mais où est donc passé le sabotier ?

Pendant quelques semaines d'automne s'installait, dans la cour des haras, l'alambic aux brillantes parois de cuivre. Si j'en crois un article du "Progrès" (du 16 janvier 1996), cet artisan poursuit son activité dans les régions de vignobles. Mais localement, il n'anime plus guère le quartier. Chaque vigneron désirait avoir sa "goutte" provenant de son moût et de ses fruits. Il offrait un petit verre à ses visiteurs qui, s'ils manquaient d'entraînement, devaient grimacer un peu. Mais c'était un va-et-vient de voitures dans le quartier... l'occasion d'une rencontre... un lieu d'échange.

Faut-il mentionner que les charges de bedeau et de suisse avec leurs beaux costumes et la hallebarde, n'ont plus de titulaires !

Sans remonter au potier qui a abandonné la rue Tupinerie il y a bien longtemps, voici au moins une quinzaine de métiers que les jeunes n'ont pas connus. Et mon recensement est sans doute très incomplet. La plupart de ces professions entretenaient des relations utiles à la vie ordinaire, mais aussi des contacts et des liens entre les habitants de toutes conditions.

Pour maintenir, le souvenir des métiers disparus, il faudrait un commentaire pour chacun plus étoffé que ces quelques lignes. Je laisse cette mission à d'autres amateurs plus férus d'histoire locale.

André MASCLE

PEUT-ON RENOVER UNE VILLE ?

*André Mascle, ancien maire de Montbrison et fidèle collaborateur de **Village de Forez** nous adresse cet article qui est une réflexion sur la difficulté de rénover les villes. Cette réflexion s'appuie sur son expérience de maire de Montbrison ; l'histoire aussi de l'urbanisme montbrisonnais y est évoquée et donne à ce texte tout son intérêt.*

Lorsque le lundi matin, les rues sont désertes, le rare passant se demande où se cache la population et ressent une impression de tristesse... la ville est morte !

Nous sommes loin du grouillement, du bruit, des cris si souvent décrits des cités d'antan. Et certains se posent la question : comment rénover le centre-ville, le réanimer, le rendre attractif. Alors les braves "Y a qu'à" avancent leurs solutions simplistes. Il s'avère pourtant que ce problème posé à des dizaines de villes n'a pas de solution simple.

Les villes entièrement nouvelles sont parfois plus tristes. Monsieur Marty, en 1948, modelant le quartier des Parrocels, m'avouait que les urbanistes ne pouvaient plus apporter que des petits pansements au déclin, lui qui voulait relier ce quartier par une suite de galeries couvertes à la rue Tupinerie, espérant créer un courant de promeneurs... Il y a près de cinquante ans.

Faisons une petite analyse. La vieille ville s'est formée lentement mais ne croyons pas qu'elle ne s'est pas transformée profondément. Les maisons anciennes sont rares. On a démoli des rues entières pour élargir des ruelles. Où est l'église Saint-André ? les abattoirs ? les cimetières, les jeux de boules à l'intérieur des remparts ? Combien de bâtiments importants datent de moins de cent ans.

Mais il semble que la population était entassée dans des immeubles inconfortables, le commerçant disposait souvent d'une pièce à l'arrière de sa boutique où il passait sa journée, mais vivait en contact avec ses voisins. Combien de commerçants ou de directeurs d'agence habitent encore en ville ?

Une masse d'acheteurs se rendent dans la zone des grandes surfaces avec leur véhicule, d'où disparition des points de vente dans le centre et aussi diminution considérable des passants. Peut-être évite-t-on aussi l'encombrement de la circulation ; c'est un autre aspect du problème puisque les usagers se plaignent du manque de parking ou des voitures "ventouses". Toutes les villes ont dans ce domaine des solutions à envisager.

En fin de compte, que manque-t-il aux habitants de notre ville ? Que désirent-ils pour mieux vivre ? On aimerait vraiment connaître leur réponse car il faut se garder de n'écouter que ceux qui viennent seulement quelques heures pour se distraire et ne participent pas réellement à la vie de l'agglomération. C'est l'illusion donnée par des fêtes coûteuses dont ils profitent et dont le coût est réglé par les citoyens... On pourrait citer des exemples.

La majorité de la population préfère-t-elle le calme, l'absence de bruit, le manque de contact avec les voisins ? Si cela finalement prévalait, alors pourquoi se soucier de rechercher une autre ambiance de nos quartiers ?

Malgré de nombreuses questions posées, je n'ai pas encore, à ce jour, pu dégager une idée nette, à part les petites demandes peu liées à l'intérêt général.

Il faut souligner à nouveau combien la division entre les habitants du centre-ville, souvent de condition modeste, et ceux qui résident à Écotay, Bard, Essertines... et viennent exercer leur profession en ville. Ces derniers mettent en priorité les facilités de stationnement et à partir de neuf heures, leurs autos ne laissent pas de place aux éventuels visiteurs. Ils parlent de parking souterrain en ignorant qu'une nappe d'eau et des biefs anciens rendraient prohibitif le coût des travaux. Certes un parking de deux cents ou trois cents places (genre parking de Lourdes, en étage entièrement vitré) réservé aux usagers à la journée, faciliterait le garage des voitures (voir Thiers, Lourdes, Saint-Gervais, etc.). J'avais, en son temps, prévu son emplacement, entre la rue Simon-Boyer et la rue du Marché. Mais que fait-on ailleurs ?

Les vues sur l'aménagement de la cité ne peuvent être identiques. C'est un état de fait que partagent les villes qui se sont étendues. A la grande surprise d'autorités américaines un sondage révélait un clivage dans la population d'une ville test,

48 % des habitants regagnaient après le travail la grande banlieue ! Montbrison ne se tient pas à l'écart de cette évolution, d'où complication du problème.

Quelques tentatives ont été faites, par exemple les rues piétonnes. Il y a eu là une erreur d'appréciation et un manque d'enquête et de visites auprès de villes possédant cet équipement. Tout d'abord, beaucoup d'expériences ont réussi lorsqu'il y a eu entente entre les commerçants de la rue choisie et des implantations nouvelles. J'ai visité Gap, Apt, Uzès, etc. J'ai remarqué dans ces villes, un très gros apport touristique, ce qui n'est pas notre cas.

Il fallait faire l'expérience de la rue piétonne mais en recueillant très soigneusement les leçons auprès des villes déjà dotées.

Une chaussée rappelant les rues du Moyen Age avec une rigole centrale, plus de trottoirs, des lampadaires encombrants... cela ne ressemble en rien à ce que j'avais vu ailleurs.

*
* *

Parlons de suite de la querelle des pavés. Vers 1964, on goudronna la rue Tupinerie... Certains s'en réjouirent. Je passai pour "rétro" en la regrettant car la petite ville de Gegenbach, notre éventuelle jumelle, avait un cachet particulier avec ses rues pavées, faciles à nettoyer par lavage et plus agréable qu'un sombre goudronnage. Pour la rue piétonne, il fallait un joli pavage pouvant se réparer grâce à des séparations-joints. Et aussi choisir entre une solution mixte qui garde les inconvénients d'une circulation intense (exemple : rue du Marché) et n'offrir aucun avantage pour le piéton. En général, une rue piétonne a quelque cent mètres : après neuf heures, les camions livreurs la quittent et elle devient un lieu de promenade, une zone de jeux, de flânerie avec quelques étalages, chaises, bancs... Certains commerces sont bruyants... Les habitants s'en plaignent. Comment faire pour contenter tout le monde ? Mais pitié... pas de semi-piétonnes !

Et bravo si la rue piétonne peut arriver jusqu'à une petite place... sur laquelle s'installent de temps en temps un petit orchestre, des animateurs... J'avais pensé créer cette petite place à l'intérieur de la ville au début de la rue des Légouvé.

Il y avait là une grande maison en mauvais état et un café tenu par M^{lle} Cognasse à qui j'avais fait part de mon intention. Elle avait souri et m'avait dit : "Ce n'est pas raisonnable de me démolir à mon âge." Je fus doublé car le nouveau propriétaire me présenta un projet de rénovation tellement au point que je dus abandonner... mon rêve, peut-être peu réaliste. Mais la ville, contrairement à beaucoup de cités du Midi, ne possède pas une place de détente, celle de la mairie ne peut pas remplir ce rôle si agréable pour les flâneurs.

C'est dire que le remodelage d'une ville est extrêmement difficile sans coordination et entente de tous. Comme je l'ai déjà écrit les intérêts des catégories de la population active ou non sont très divergents. Faut-il pour cela abandonner tout aménagement ? Il semble que la rue Tupinerie soit encore une zone à étudier très prudemment. Est-il raisonnable d'envisager la suppression des trottoirs ou de prévoir, au contraire, leur élargissement ? Pourquoi pas ?

Une ville pour être agréable a besoin d'un décor : pavement, lanternes originales (voir Pérouges), commerces animés, zone de repos en sont des éléments parmi d'autres. Certains ne conviennent pas à toutes les villes, mais doit-on simplement constater la tristesse des quartiers (y compris Beauregard) ou recueillir les témoignages de satisfaction ? Où est le juste milieu ?

Je crains que nous tournions en rond... et le temps passe.

Ces quelques lignes n'ont pas d'autre but que de provoquer quelques réactions brisant la réputation de la ville dominée par la déesse... du sommeil.

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 71-72, octobre 1997]

En 1950, j'étais visiteur de prison...

On cherchait un visiteur de prison, oiseau rare paraît-il. Il devait appartenir à la confrérie de Saint-Vincent-de-Paul et être agréé par l'administration. Quelqu'un me suggéra de remplir cette fonction qui paraissait difficile et ingrate aux confrères âgés, habitués à secourir les nécessiteux plutôt que de fréquenter les hôtes d'une prison. Je ne sais pourquoi, j'acceptai et sans concurrent, sans appartenance à l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. Je fus accepté et me présentai au directeur de la prison.

On hébergeait peu de détenus, peut-être deux douzaines, mais pendant les sessions de la cour d'assises, on refusait du monde... Les bâtiments perchés sur la colline étaient très anciens, la cour intérieure petite, et on ne s'évadait pas. Mais vu le faible effectif, une atmosphère tranquille y régnait avec seulement quatre ou cinq gardiens et un directeur compréhensif. Je ne veux pas dire que c'est comparable à une pension de famille. Je pense qu'on y mourait surtout d'ennui...

Le directeur me donna connaissance du règlement. Le visiteur de prison avait le privilège unique de pouvoir s'entretenir seul à seul avec le prisonnier. Il ne devait pas apporter certains objets et sans être soumis à la fouille avait certaines obligations de réserve. C'était facile à comprendre.

Il me choisit plusieurs pensionnaires, qui furent d'abord très réticents. J'étais probablement un type "du côté des juges" à qui on ne devait rien dire. "Que voulez-vous de moi ? Que cherchez-vous ?" C'était les deux questions habituelles. Je m'efforçais d'expliquer le but de ma visite désintéressée et je sus vaincre l'incrédulité de quelques-uns. Le directeur recueillit quelques impressions favorables de mes visites, ce qui m'encouragea beaucoup.

Il n'y avait pas que de simples voleurs comme ce jeune Montbrisonnais qui, hélas, appartenait à une famille habituée à la délinquance. Bien aimable et souriant, je n'avais aucune prise sur lui... Il attendait tout simplement la fin de ces "vacances". Après on verrait bien !

Plus brutal fut un certain J... qui, aussitôt entré au parloir, me déclara brutalement : "Savez-vous que j'ai tué un homme ?" Je le regardai en jouant l'indifférence et répondis : "Que voulez-vous que ça me fasse ?" Visiblement, il fut décontenancé, lui qui croyait m'impressionner, et accepta une cigarette sans hésiter. Je ne fumais pas mais j'apportais toujours un paquet de cigarettes souvent très appréciées. Avec cette sorte d'individu, il était quand même difficile d'avoir des sujets de conversation.

Parmi les détenus, se distinguait un homme d'une soixantaine d'années, à cheveux blancs et allure de digne notable en retraite. J'étais toujours prudent dans mes propos, averti de la nature de la faute commise. Le vieux monsieur s'exprimait parfaitement bien sur beaucoup de sujets et, suivant le dicton, on lui aurait donné le Bon Dieu sans confession.

Malheureusement, on se serait trompé. Sur le tard, il s'était épris d'une voisine et avait trouvé un moyen d'expédier sa femme dans l'autre monde. Il débordait de prévenances et de gentillesse et lui apportait même son petit déjeuner au lit. Tout ce manège intrigua le fils de retour du service militaire et il découvrit que le petit déjeuner était saupoudré d'un peu d'arsenic. Le jury d'assises fut sévère. A la fin d'un entretien, il changea soudain d'attitude et il me dit un peu tendu : *Expliquez-moi pourquoi ma femme tarde autant à me pardonner ?* Avais-je bien entendu ? Je vous jure que je n'en suis pas encore revenu.

Heureusement, j'échangeais aussi quelques propos moins dramatiques. Le directeur m'envoya son pensionnaire... préféré. Profession : braconnier. Occupation : casseur de bois. Lorsque l'hiver arrivait, les gendarmes pinçaient le braconnier en flagrant délit ; le juge n'avait pas à le forcer pour obtenir les aveux et il occupait une cellule pendant plusieurs mois à la grande satisfaction du directeur. Le détenu passait son temps dans la cour à casser du bois de chauffage. Il bavardait avec tout le monde, et recevait de temps en temps des petites faveurs... mais il ne franchissait tout de même pas la porte voisine. Il ne le désirait pas, étant chauffé, nourri, logé... mais il me demanda une paire de pantoufles ! Je ne manquai pas de lui apporter la semaine suivante une belle paire de pantoufles. Cela m'était permis et il me remercia chaleureusement, puis il ajouta : *Vous me faites plaisir, et moi je vous promets que, dès ma sortie, mon premier lièvre sera pour vous.* Je n'ai jamais reçu le lièvre mais j'ai apprécié comme il convient l'étrange repentir du bon braconnier.

André MASCLE

Table

André Mascle (1912-2001)	par Claude Latta	page	3
En avril 1945, on revient d'Allemagne			7
En 1912, une réforme électorale en chasse une autre			12
Il y a cent ans, la vie montbrisonnaise			14
Montbrison en 1773, il y a plus de 200 ans			17
Montbrison ville de garnison			21
Souvenirs et impressions : un enfant dans la guerre			23
Première audition radio			26
Le visiteur... était-il un d'Urfé ?			29
Le vie montbrisonnaise, il y a quarante ans			31
Pourquoi Montbrison n'a plus sa Fontfort			33
Le président Georges Pompidou... et son ancien camarade de régiment			36
Un président de la République à Montbrison			39
Le maire et ses missions difficiles			40
Comment je connus Montbrison... en 1937			42
Que de métiers disparus !			44
Peut-on rénover une ville ?			47
En 1950... j'étais visiteur de prison			48

Cahiers de Village de Forez

n°134, 1^{er} trimestre 2015

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Daniel Baby, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Richard Bouligaud, Michelle Bouteille, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

ISSN – 0241-6786

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.